

# PARIS MATCH

LE BEAU GOSSE  
DE HOLLYWOOD  
PORTFOLIO

LES GRANDS  
RÔLES QU'IL A  
REFUSÉS  
JAMES BOND,  
SUPERMAN...

LE FRANC  
PARLEUR  
MAIRE REBELLE  
DE CARMEL

UNE VIE AMOUREUSE  
TUMULTUEUSE  
6 FEMMES ET 8 ENFANTS  
ACTEUR CAMÉLÉON ET  
RÉALISATEUR À SUCCÈS  
DANS LES SECRETS  
DE SES FILMS

# Clint Eastwood

## Une icône américaine

M 01066 - 49H - F: 8,90 € - RD



# LE DERNIER CLINT EASTWOOD

UN FILM DE CLINT EASTWOOD

# JURÉ N°2



DISPONIBLE EN DIGITAL  
LE 27 FÉVRIER 2025

ET EN DVD & BLU-RAY™  
LE 12 MARS 2025



# LE DERNIER MYTHE AMÉRICAIN

PAR ROMAIN CLERGEAT

**Il y a dans la trajectoire de Clint Eastwood quelque chose qui ressemble à l'Amérique elle-même.** De simple ouvrier à icône mondiale, de figurant à légende du cinéma, son ascension s'apparente à l'une de ces success stories dont Hollywood raffole. Pourtant, Eastwood a fait bien plus que de vivre le rêve américain: il l'a réinventé, questionné, et finalement transformé en une œuvre qui transcende le simple récit de la réussite.

**Tout commence comme un conte classique.** Né pendant la Grande Dépression, fils d'un père ouvrier aux emplois changeants, le jeune Clint enchaîne les petits boulotus: maître-nageur, porteur de journaux, épicer, pompier forestier, caddy de golf... Cette Amérique laboureuse, il ne l'oubliera jamais. La mettant en scène plus tard dans des films comme «Honkytonk Man» ou «Million Dollar Baby».

Mais c'est à l'armée, comme maître-nageur à Fort Ord, que le destin frappe – ou plutôt qu'un assistant réalisateur le repère. Dans les studios d'Universal, il observe, apprend, absorbe. Et attend son heure. Pas la chance, non, mais une opportunité qu'il saisit immédiatement.

Si la série « Rawhide » (1959) lui apporte la notoriété, son audace de partir tourner en Espagne avec un réalisateur italien alors inconnu, Sergio Leone, change tout. Mais Eastwood ne se contente pas de ce succès.

**Au lieu de capitaliser sur son image, il crée en 1967 sa propre société de production, Malpaso.** Plutôt que de multiplier les rôles lucratifs, il se lance dans la réalisation avec « Un frisson dans la nuit » (1971). La maîtrise qu'il recherche n'est pas seulement financière : elle est artistique et créative.

Son installation à Carmel, loin des cercles hollywoodiens, est symptomatique aussi de cette réinvention du succès à l'américaine. Quand il devient maire de la ville en 1986, ce n'est pas par simple caprice de star, mais par engagement réel pour sa communauté.

**Cette réussite se reflète aussi dans sa façon de faire des films.** Économie en temps et en argent, il respecte les budgets et dessine un modèle où l'efficacité n'exclut pas l'art. Et où le succès commercial ne s'oppose pas à l'ambition artistique.

**Sa vie personnelle elle-même, avec ses huit enfants de six femmes différentes, offre un contraste avec l'image de la success story traditionnelle.** Eastwood n'a jamais prétendu être un modèle de vertu.

À 94 ans, sa longévité exceptionnelle n'est pas celle d'une star qui s'accroche à sa gloire passée ou court après les honneurs. Davantage celle d'un artiste qui désire poursuivre son œuvre, avec la volonté de garder le contrôle de son destin, souhaite rester créatif et pertinent malgré les années qui passent. Une leçon à méditer, à l'heure où la râve américaine traditional montre bien des limites.

A thumbnail image of the magazine cover for L'Espresso, showing Clint Eastwood in a light blue shirt.

Clint Eastwood en 1995,  
photographié par Nigel  
Perry.

**CREDITS PHOTO** Couverture: Nigel Parry/Trunk Archive/Photovision. P. 4-6: DR. P. 6 et 7: Sunset Boulevard/Cortis via Getty Images. P. 8 et 9: Russ Hafford/TV Guide courtesy Everett Collection/AlamyStock. Event Collection/Archive/Alamy. P. 10 et 11: Michael Ochs Archives/Getty Images. Alamy/Alamy. P. 12 et 13: DR. P. 14 et 15: DR. Parton Hoelck/Courtesy by Getty Images. P. 16 et 17: Visual. Roberta Arenz. P. 18 et 19: J.C. Deutz. P. 20 et 21: DR. P. 22 et 23: Abaca. Getty Images. Sunstar/Boulevard/Corbis via Getty Images. P. 24 et 25: Getty Images. Michael Ochs Archives/Getty Images. P. 26 et 27: Event Collection/Archive/Alamy. P. 28 et 29: Event Collection/Archive/Alamy. P. 30 et 31: Capital Pictures/Surface. P. 32 et 33: Michael Ochs Archives/Getty Images. P. 34 et 35: Larry Burrows/WireImage/Abaca. CBS 28 et 29: Event Collection/Archive/Alamy. P. 36 et 37: Harry Miller/Alamy, DR. CBS via Getty Images. P. 38 et 39: J.C. Deutz. P. 40 et 41: G. Mantis/Sony Pictures. P. 42 et 43: L. Franklin/Sygma via Getty Images. Alamy/Alamy. CBS 46 et 47: Jason LaVeris/FilmMagic. Surface. P. 48 et 49: E. Charbonneau/Republika. P. 50 et 51: Getty Images. Bustamante. P. 52 et 53: DR. Getty Images. Bustamante. P. 54 et 55: S. Moore. P. 56 et 57: Event Collection/Alamy. P. 58 et 59: Visual. P. 60 et 61: Surface. P. 62 et 63: Starpix. P. 64 et 65: Abaca. Christophe A. Surface. P. 66 et 67: DR. P. 68 et 69: Capital Pictures/Surface. P. 70 et 71: DR. Gyengesberg. P. 72 et 73: Getty Images. Abaca. P. 74 et 75: M. Suckie. John Bryson/Getty Images. P. 76 et 77: Bustamante. P. 78 et 79: Starpix. Getty Images. Gamma. Right. P. 86 et 87: Alamy. P. 88 et 89: DR. Getty Images. Bustamante. T. Chinnici/Corbis via Getty Images. Gamma. Right. P. 82 et 83: CBS via Getty Images. Bustamante. P. 90 et 91: DR. Getty Images. Bustamante. S. Moore. P. 92: DR.



« SI VOUS AVEZ PEUR  
DE PRENDRE DES RISQUES  
DANS LA VIE  
ET QUE VOUS VOULEZ UNE GARANTIE,  
ACHETEZ UN GRILLE-PAIN »

- Clint Eastwood -



Acteur acrobate. Dans « Ça va cigner » (1980), de Buddy Van Horn, il imite les fraîches de son ami Clyde, un orang-outan.  
Par Romain Clerget

## SOMMAIRE

UNE BEAUTÉ DE CINÉMA	6	CAMÉRA AU POING	56
AUTREFOIS MÉPRISÉ PAR LES CRITIQUES, EASTWOOD EST DEVENU	18	« JE NE VOULAISS PAS FAIRE DE MANDELA UN SAINT... »	68
L'OBJET D'UN VÉRITABLE CULTE		Interview Romain Clerget	
Par Philippe Labro			
L'ACTEUR CAMÉLÉON	20	MONSIEUR LE MAIRE	70
IL RÉVÈLE UNE NOUVELLE FORME DE JEU OÙ LE MOINS		« À CAUSE DE "DIRTY HARRY", ON M'A DÉPIENT COMME UN FACHO.	
DEVIENT LE PLUS	31	JE LE PRENDS COMME UN COMPLIMENT... »	72
Par Romain Clerget		Interview Dany Jucoud	
POUR UNE POIGNÉE DE CONQUÊTES	32	PASSIONS INTIMES	74
UNE RUPTURE À 70 MILLIONS DE DOLLARS	41	« LES AMÉRICAINS N'ONT DONNÉ NAISSANCE QU'AUX DEUX FORMES	
Par Dany Jucoud		D'EXPRESSION VRAIMENT ORIGINALES: LE WESTERN ET LE JAZZ »	78
« JE SUIS ROMANTIQUE, C'EST MON CÔTÉ FRANÇAIS »	45	Interview Henry-Jean Servat	
Interview Dany Jucoud		UNE STATUE DE LÉGENDE	
L'HÉUREUX PÈRE D'UNE TRIBU	48	DERNIÈRE SÉANCE	86
KYLE EASTWOOD: « LA TRANSMISSION, CE N'EST PAS UNE DISCUSSION		LE CRÉPUSCULE D'UN DIEU	88
QUE L'ON A UN JOUR AU BOUT D'UNE TABLE »	54	Par Christophe Carrère	
Interview Benjamin Locoge		CES GRANDS RÔLES QUE CLINT EASTWOOD A REFUSÉS	90
		Par Julien Jouanneau	



# OFFREZ-VOUS L'HISTOIRE DE PARIS MATCH

VENTES DE NOS PLUS BELLES PHOTOS



BOUTIQUE  
PHOTOS

[photos.parismatch.com](http://photos.parismatch.com)

# UNE BEAUTÉ DE CINÉMA



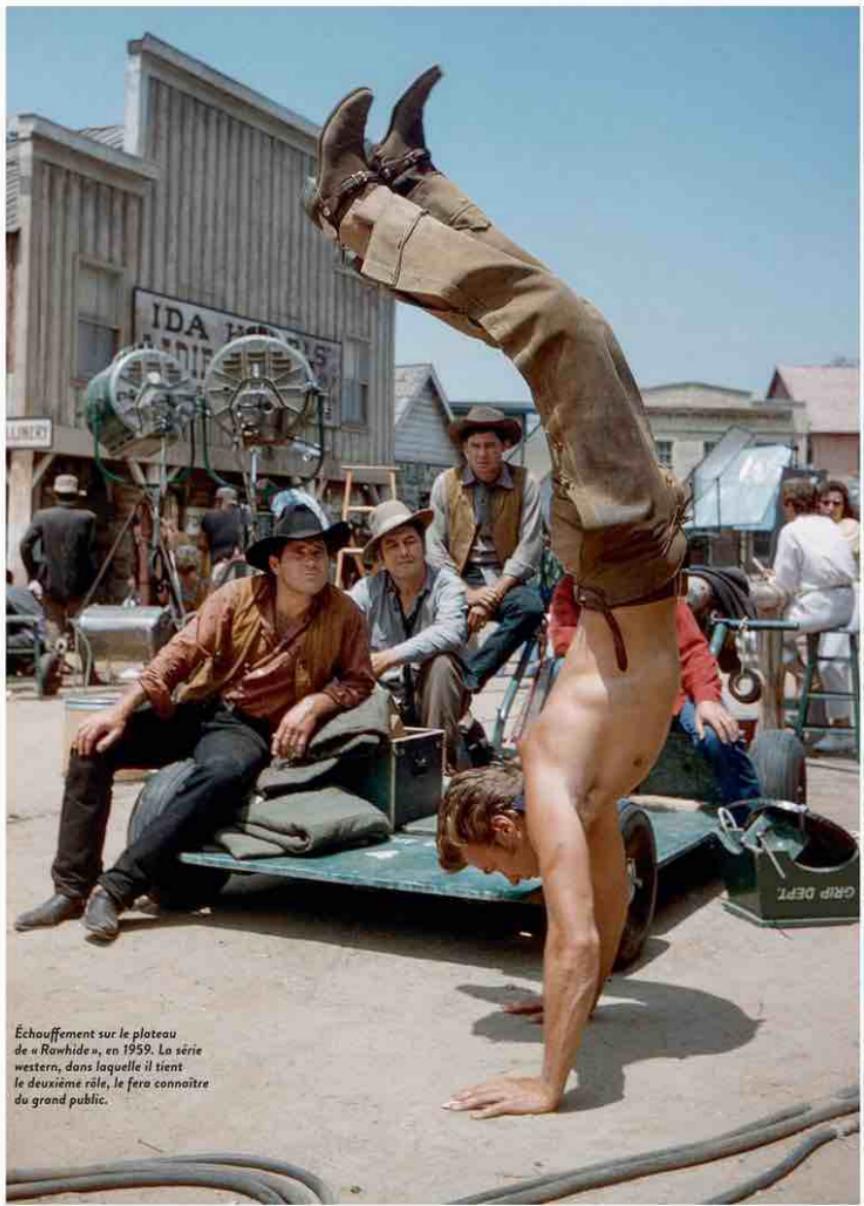
Avec son profil sculptural et son mètre quatre-vingt-treize, c'est toujours lui qui mène la danse. Dès les débuts de Clinton Eastwood Jr., son sex-appeal hypnotise le public. Mais l'enfant de la middle class californienne ne se contente pas de jouir de son avantage physique. De ce visage énigmatique

et minéral, l'acteur, souvent filmé en gros plan, en jouera comme personne. Un magnétisme qui résiste aux assauts du temps. Son antidote à la vieillesse ? « Il faut en profiter pour interpréter des rôles plus graves, plus profonds », confie-t-il à Paris Match. Le secret d'un éternel jeune homme.

## SA PLASTIQUE D'APOLLON LUI OUVRE LES PORTES DE HOLLYWOOD

*En 1955, à l'école des talents des studios Universal, Clint, 25 ans, est le chouchou de ces dames : de g. à dr., les actrices Jane Howard, Myrna Hansen et Dani Croyne, l'une de ses futures conquêtes.*





Échauffement sur le plateau de « Rowdy », en 1959. La série western, dans laquelle il tient le deuxième rôle, le fera connaître du grand public.

UNE PRÉSENCE  
NATURELLE À L'ÉCRAN,  
QU'IL ENTRETIENT  
AU QUOTIDIEN

Août 1959. Une silhouette affûtée comme un couteau, qu'il doit à son passé de maître-nageur à Fort Ord, pendant son service militaire, et à sa fréquentation assidue de la salle de sport des studios Universal.





Devant chez lui, à Los Angeles, à bord d'une Austin-Healey 100, en juin 1956.  
Dé son propre aveu, ce fou de belles mécaniques n'avait dans ses jeunes années  
que deux priorités : « Les voitures rapides et les femmes faciles. »

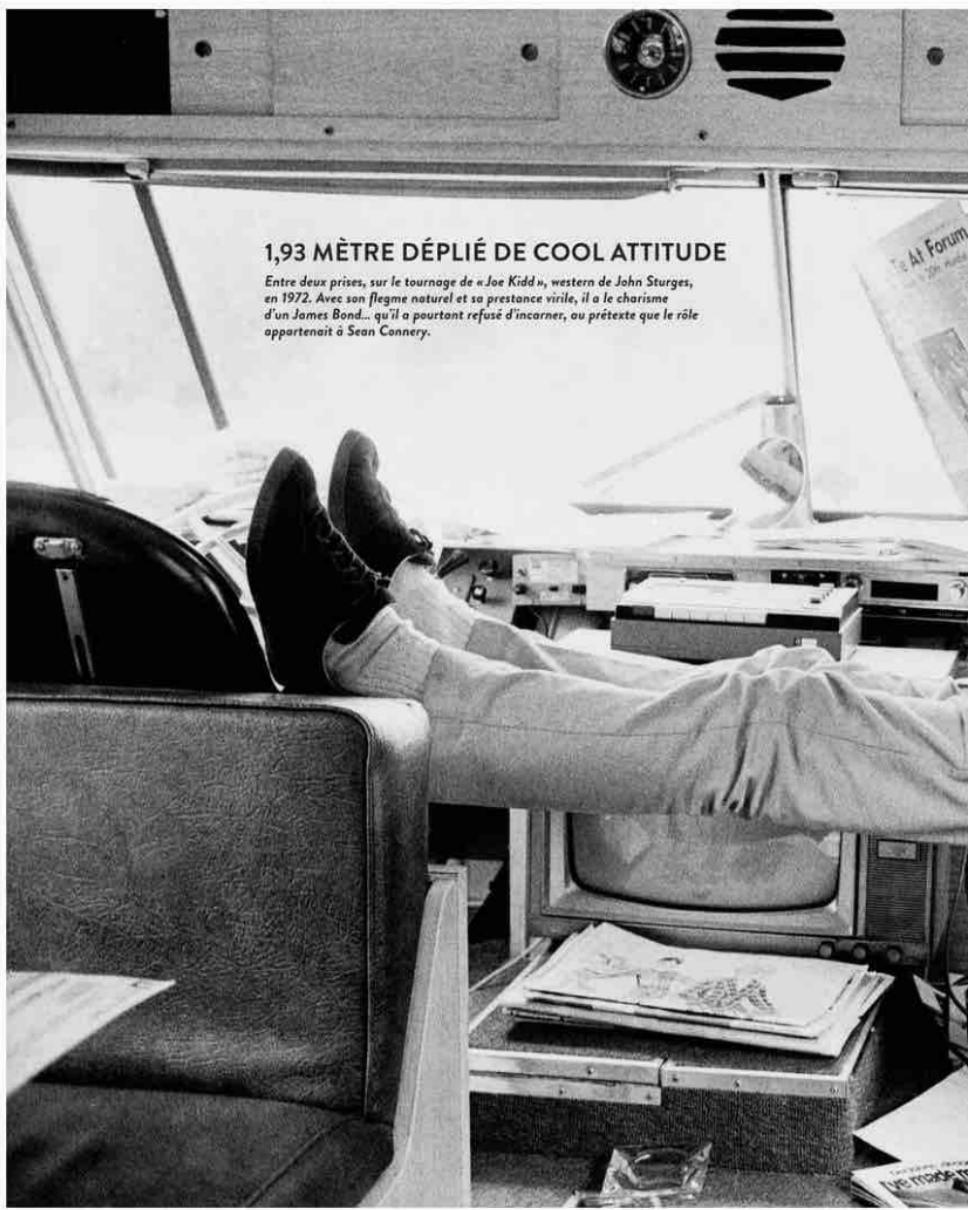
**ENCORE FIGURANT,  
IL A DÉJÀ L'AISSANCE  
D'UNE STAR**

Front haut, yeux verts tranchants, sourire déariant... On le compare souvent à Gary Cooper jeune ou à une autre gueule d'ange dont il aime reproduire les poses rebelles : James Dean. En 1956, à Los Angeles.



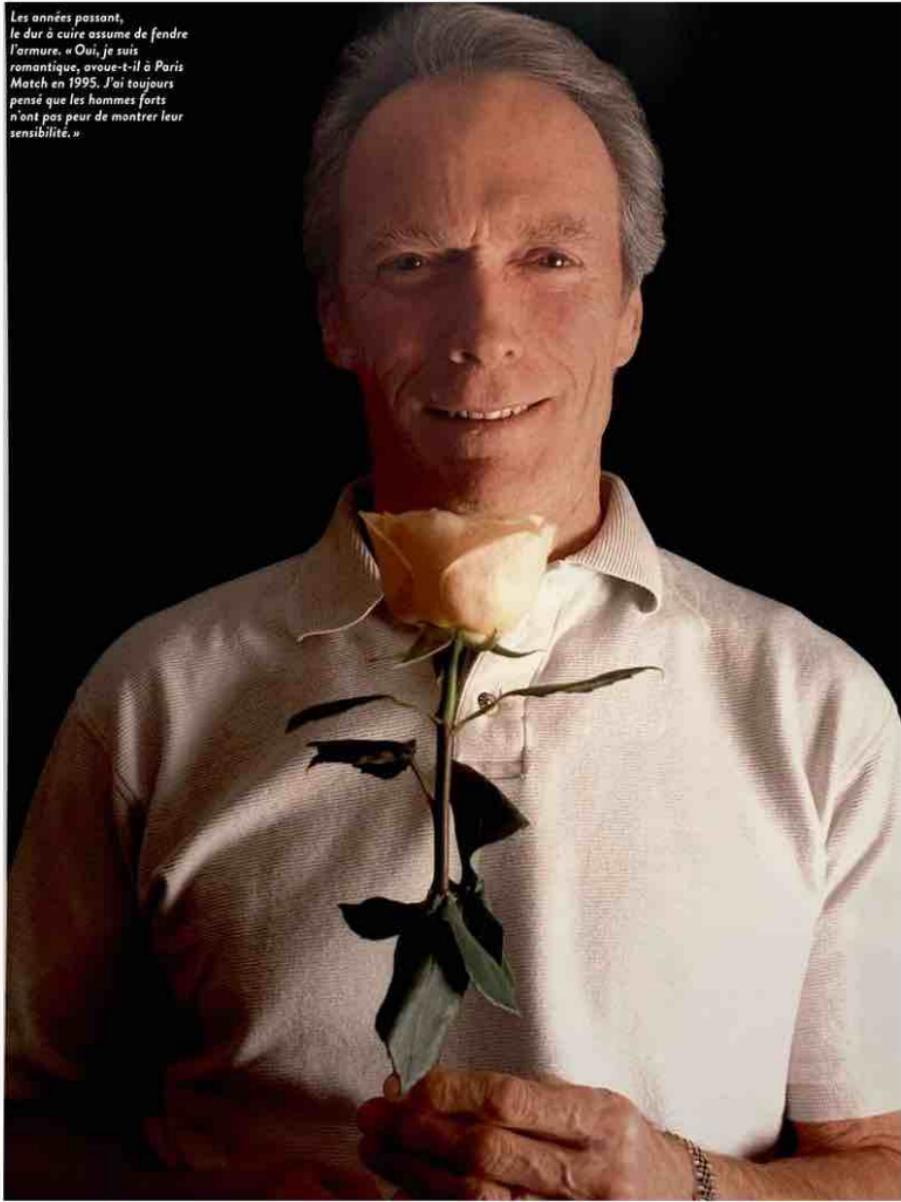
## 1,93 MÈTRE DÉPLIÉ DE COOL ATTITUDE

Entre deux prises, sur le tournage de « Joe Kidd », western de John Sturges, en 1972. Avec son flegme naturel et sa prestance virile, il a le charisme d'un James Bond... qu'il a pourtant refusé d'incarner, ou prétexte que le rôle appartenait à Sean Connery.





*Les années passant,  
le dur à cuire assume de fendre  
l'armure. « Oui, je suis  
romantique, avoue-t-il à Paris  
Match en 1995. J'ai toujours  
pensé que les hommes forts  
n'ont pas peur de montrer leur  
sensibilité. »*



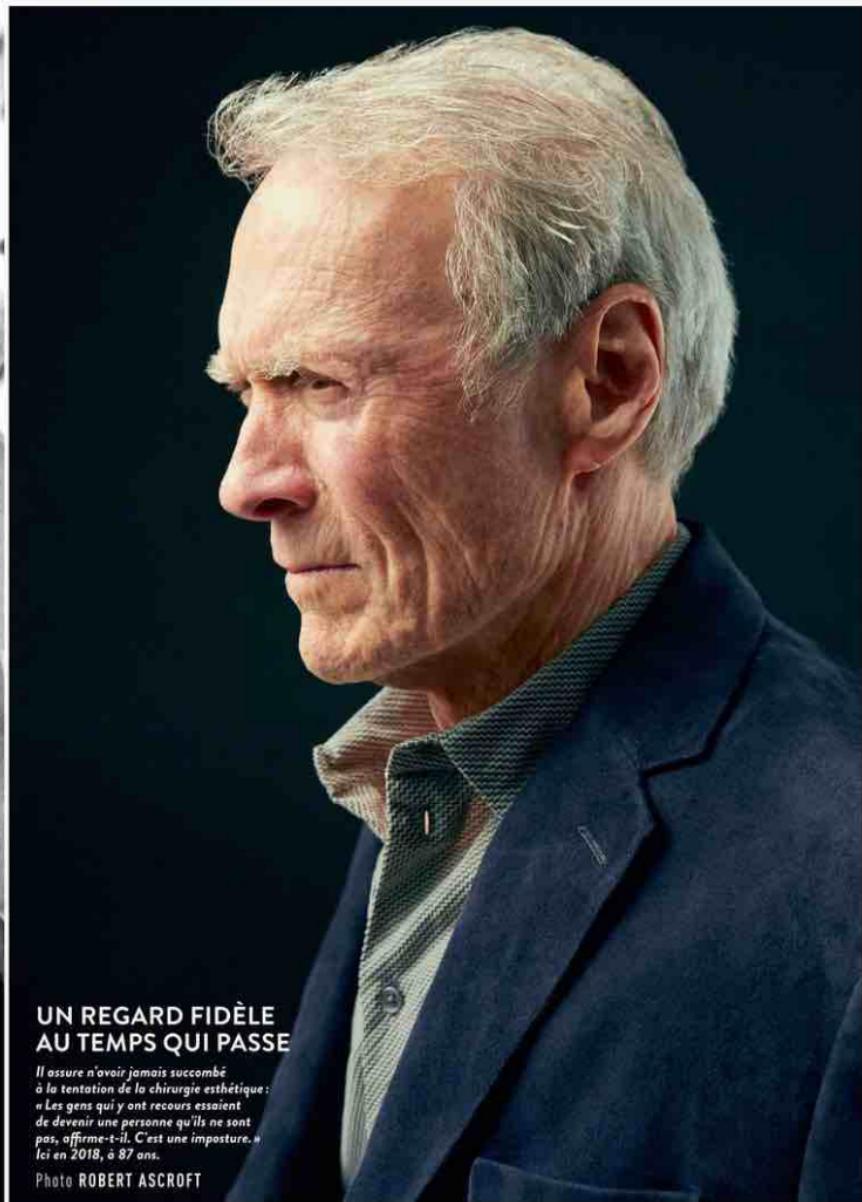
## LE TENDRE GUERRIER

*Un vétéran du cinéma, à qui l'âge va si bien. En 2006, à 76 ans, il réalise « Mémoires de nos pères » et « Lettres d'Iwo Jima », un diptyque sur la guerre du Pacifique.*

Photo PATRICK HOELCK



*Pour maintenir son équilibre, l'acteur, ici en 1955, s'astreint à une hygiène de vie toujours draconienne : alimentation diététique, jamais de tabac (il déteste fumer) ni d'excès d'alcool, pratique assidue de la méditation transcendante... .*



## UN REGARD FIDÈLE AU TEMPS QUI PASSE

Il assure n'avoir jamais succombé à la tentation de la chirurgie esthétique : « Les gens qui y ont recours essaient de devenir une personne qu'ils ne sont pas », affirme-t-il. C'est une imposture. » Ici en 2018, à 87 ans.

Photo ROBERT ASCROFT

EN 1985, CLINT EASTWOOD EST PASSÉ DU STATUT D'ICÔNE POPULAIRE À CELUI DE CINÉASTE ADULÉ. VENU AU FESTIVAL DE CANNES PRÉSENTER «PALE RIDER», L'ACTEUR-RÉALISATEUR SE RÉVÈLE ÊTRE UN HOMME À LA MÉMOIRE D'ACIER ET À LA PERSONNALITÉ COMPLEXE.  
PARU DANS PARIS MATCH N°1829 DU 31 MAI 1985

# AUTREFOIS MÉPRISÉ PAR LES CRITIQUES, EASTWOOD EST DEVENU L'OBJET D'UN VÉRITABLE CULTE

PAR PHILIPPE LABRO

**C**omme les vraies stars, pas celles qui durent le temps d'un événement, Clint Eastwood a su doser, tout au long du 38<sup>e</sup> Festival de Cannes, ses apparitions et ses absences. Venu présenter «Pale Rider», son dernier western, l'acteur-réalisateur-producteur s'est protégé de la foule et des paparazzis en restant la plupart du temps sur un yacht affrété par la Warner, mouillé au large de Cannes. C'est pourtant au restaurant Chantecler, chez Jacques Maximin, à Nice, puis le lendemain, pour l'émission de TF1 «La belle vie», que j'ai pu, par deux fois, longuement bavarder avec lui.

Comme les stars, les vraies, Clint Eastwood a de la mémoire. Je l'avais rencontré une fois, quatre ans auparavant, à Deauville, où j'avais contribué à traduire sa conférence de presse. Je m'imaginais qu'il avait tout oublié de ce moment si semblable à tant d'autres dans la vie d'une star qui, comme un chef d'État, rencontre à longueur d'année des myriades de gens, serre des milliers de mains et sourit à des milliers d'interlocuteurs qu'elle oublie aussitôt. Eastwood n'avait rien oublié et, avec une courtoisie, une gentillesse, une simplicité rare, il me rappela les circonstances de cette rencontre. L'un de ses collaborateurs devait d'ailleurs me dire : « Il a une mémoire extraordinaire et se souvient de tout. Une mémoire d'acier, affûtée comme une lame de rasoir. »

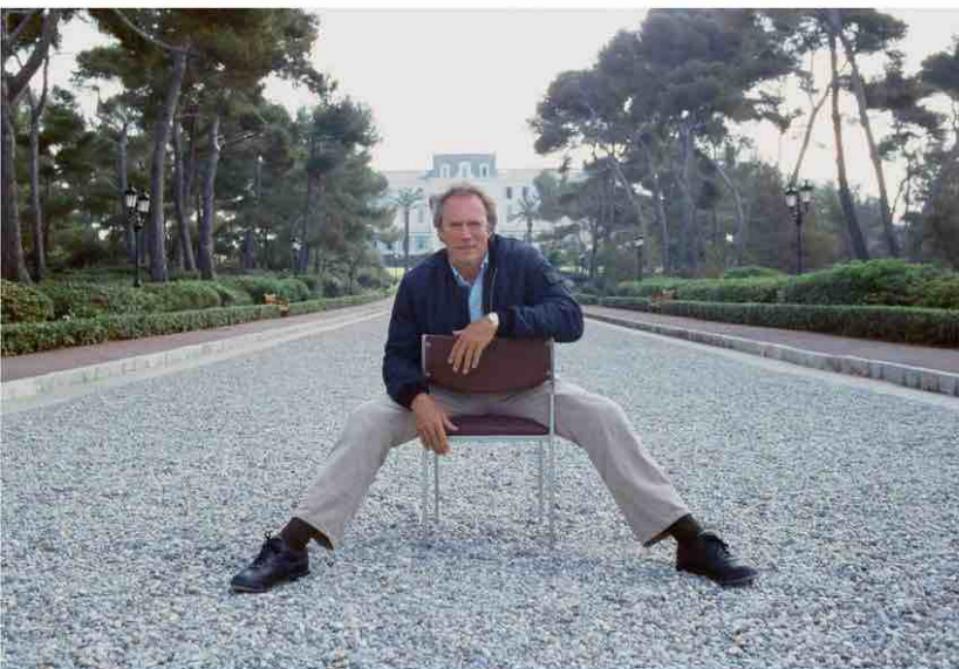
**D**étendu, souriant, la voix exceptionnellement douce et basse, les deux ridges verticales de l'homme de l'Ouest barrant son long visage, des yeux d'un vert noisette qui semble changer selon les heures et les humeurs, Clint Eastwood dégage, quand on passe quelques heures avec lui, cette fameuse aura si difficile à définir, mais que j'ai pu observer au fil des années chez des gens aussi différents que Mohamed Ali, John

Fitzgerald Kennedy, Seiji Ozawa, William Styron, David Bowie ou Jean-Marie Gustave Le Clézio, ce qui fait qu'on reconnaît l'être d'exception.

**O**n le reconnaît, entre autres choses, à ceci qu'ayant réussi dans son entreprise, et surtout si c'est une entreprise de création, son identité et son œuvre se marient harmonieusement. Chez Clint Eastwood, malgré ses allures simples, c'est peut-être plus compliqué. Car, s'il ressemble aux héros des films qu'il produit, dirige, interprète et contribue à faire écrire, en même temps il est leur contraire. Poli, tolérant, curieux des autres et de leur vie, donc étranger à cet égoïsme légèrement mégalo maniaque qu'on attribue généralement aux stars, Clint Eastwood n'affiche pas d'ordinaire la brutalité expéditive de l'inspecteur Harry. Cependant, il lâche au détour d'une phrase qu'il n'est pas violent et, marquant un temps, ajoute : «Sauf en cas de force majeure.»

D'abord, éloquent sur ses travaux, le cinéma, la technique, le souci maniaque du détail, il n'arbore pas l'attitude laconique du «Pale Rider», le cavalier blême de son western qui ne prononce sans doute pas plus de dix phrases en près de deux heures de film. Et, cependant, il lui arrive, face à une question un peu longue ou une remarque un peu fraîche, de répondre comme le faisaient ses grands ainés John Wayne ou Gary Cooper : «Yeah!» et d'en rester là.

**I**l apparaît comme un solitaire, même s'il pratique l'amitié, cultive la loyauté et le respect d'autrui; un individualiste qui, face au «système», celui des grands studios de Hollywood, qui peuvent broyer une personnalité et influencer son destin, a su imposer sa façon de voir et de travailler, dicter sa loi, celle d'un producteur économique et pointilleux qui paie de sa personne et tourne en cinq semaines et demie (un record!).



Une star cinq étoiles, venue à Cannes présenter son film « Chasseur blanc, cœur noir ». À l'Hôtel du Cap-Eden-Roc, en mai 1990.

Il est donc maître de ses choix, et c'est lui aussi qui, contre toute attente, accepta de venir cet hiver à Paris recevoir des mains du ministre de la Culture la décoration de chevalier des Arts et des Lettres et d'assister à l'hommage que lui rendait la Cinémathèque, jouissant d'un seul coup de l'estime et de l'admiration d'une intelligentsia parisienne qui, quelques années auparavant, le traitait presque de primate et de fasciste.

C'est que les temps ont changé. Autrefois méprisé ou négligé par les critiques, Eastwood est devenu aujourd'hui l'objet d'un véritable culte. On redécouvre ses films, on accepte son personnage de justicier solitaire, d'Américain qui ne se laisse pas conter d'histoires. Lui n'a jamais varié. Mais les meurs et ce que l'on peut appeler la « sensibilité occidentale » se sont rapprochés de son attitude et du message qu'il délivre subtilement, sans en avoir l'air, dans chacun de ses films – un message où le respect des individus, l'amour de la nature, une certaine éthique, un certain regard sans illusion mais sans cynisme, une volonté de faire triompher le bon sens et le bon droit l'emportent sur les ambiguïtés et les confusions des précédentes décennies.

Le chemin suivi par Eastwood a été long et a parfois traversé quelques déserts. Petits rôles obscurs et petits jobs dans

les années 1950, un feuilleton télécédé qui lui gagne une certaine popularité, puis l'exil en Europe, où – hasard ? miracle ? – il rencontre Sergio Leone et fabrique avec lui trois westerns spaghetti qui vont entrer dans la légende. Retour aux États-Unis où l'on n'a pourtant pas pris très au sérieux cette aventure européenne, mais où la création du personnage du flic de San Francisco qui dégaine son calibre 44 Magnum face aux voyous et aux délinquants, l'inspecteur Harry, le propulse cette fois au rang de star nationale puis mondiale.

Il enchaîne alors les films et se met à les diriger, réussissant cette très rare gageure de devenir un metteur en scène de talent tout en demeurant un interprète universellement aimé. Long itinéraire qui l'amène, le jour de ses 54 ans à Cannes, à dire : « Peut-être ai-je eu de la chance... La chance que mon personnage ou ma personnalité coïncide avec les goûts du public, puisque je n'ai, moi, rien fait d'autre que suivre toujours mon instinct. »

Cet instinct qui le poussera, le lendemain de la projection de son film, à quitter la Croisette comme il était venu, à la fois incognito et célèbre, et cela bien avant le palmarès final. Les vraies stars savent toujours quitter le bal à l'heure qu'elles ont choisie puisqu'elles contrôlent leur propre temps. Clint Eastwood contrôle sa vitesse. C'est peut-être cela être libre. ■

# L'ACTEUR CAMÉLÉON

Même sous un épais camouflage, il crève l'écran. Sa signature: un jeu tout en retenue et une économie de gestes, qui font merveille dans les westerns spaghetti et les polars urbains de ses débuts. Mais il aura l'intelligence de ne pas se laisser enfermer dans les rôles de justicier impassible à la détente facile. Loser magnifique, hors-la-loi ambigu, amoureux transi, vieux sage... autant d'incarnations inoubliables. Richard Burton dira de Clint Eastwood: « Il fait partie de cette race d'acteur qui semble ne rien faire mais qui fait tout et le fait bien. » Il n'y a bien que l'Académie des Oscars pour ne pas s'en être aperçue, elle qui ne l'a jamais distingué en tant qu'interprète.

## REGARD GLACÉ, TACTIQUE CALCULÉE

Méconnaisable dans « Le maître de guerre » (1986), il incarne un sergent-instructeur bourru, bubeur et bagarreur. L'interprétation tout en profondeur d'un vétéran cocardier, pardonne du héros américain testostérone. La critique est conquise.





Début des années 1960, Los Angeles. Il savoure sa toute nouvelle notoriété aux côtés de ses amis du showbiz. Ici avec les actrices Barbara Hale (à g.) et Anne Neyland.

Le réalisateur Sergio Leone lui met le pied à l'étrier et lui enseigne l'art d'un jeu tout en sobriété. Ce que Clint explicitera ainsi : « Je cabotinois en ne manifestant aucune émotion. »



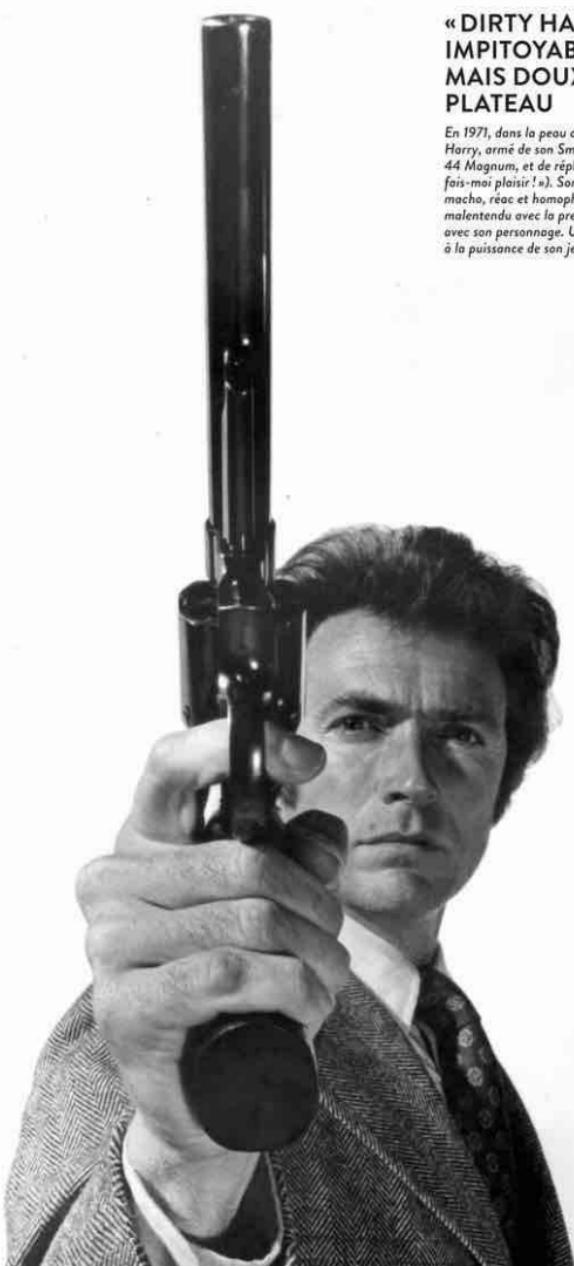
AVEC LE RÔLE DE  
«L'HOMME SANS NOM»,  
IL DEVIENT CONNU  
DE TOUS

Un poncho, un regard plissé et une nonchalance  
à toute épreuve : la silhouette de l'homme anonyme  
dans «Le bon, la brute et le truand» (1966), dernier  
volet de la «trilogie du dollar». Le cigarillo, une idée  
de Sergio Leone, manque souvent de le faire vomir.



## «DIRTY HARRY»: IMPITOYABLE À L'ÉCRAN, MAIS DOUX SUR UN PLATEAU

En 1971, dans la peau de l'incontrôlable inspecteur Harry, orné de son Smith & Wesson, calibre 44 Magnum, et de répliques cinglantes («*Vas-y, fais-moi plaisir!*»). Son interprétation de flic macho, réac et homophobe marque le début d'un malentendu avec la presse, qui confond Clint avec son personnage. Un hommage involontaire à la puissance de son jeu.



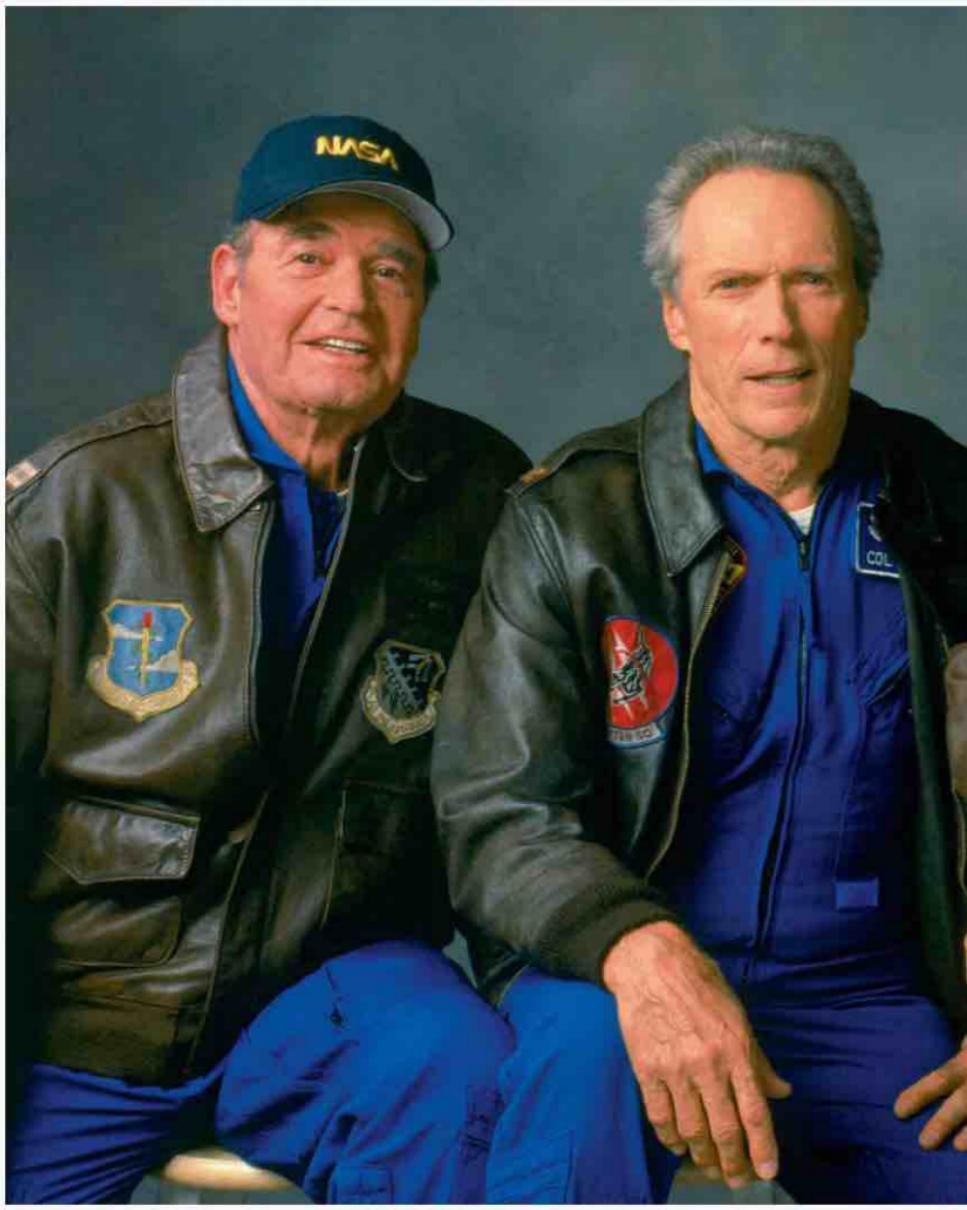
Dans les cinq films de la franchise, le policier le plus anticonformiste de San Francisco n'hésite pas à se salir les moins. Mais l'acteur veille sur chacun, comme sur ce petit garçon, le fils d'un membre de l'équipe technique, sur le tournage de «*Magnum Force*» (1973).

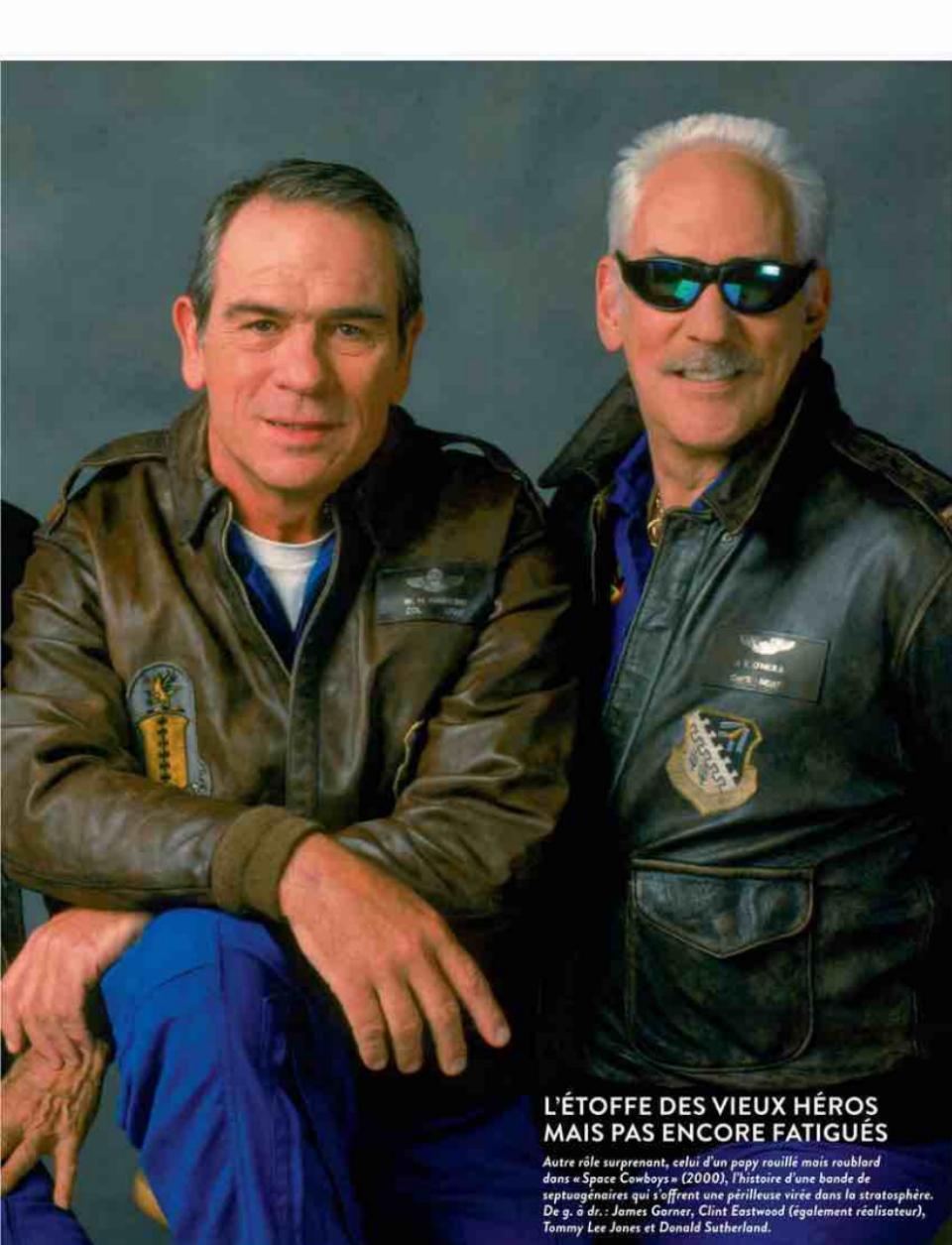




## LE PARTENAIRE LE PLUS INATTENDU DE SA CARRIÈRE

Dans «Doux, dur et dingue» (1978), l'une des rares comédies de sa filmographie, il partage la vedette avec un orang-outang et malmène sa réputation de môle alpha. Carton au box-office, c'est alors le film le plus lucratif de la carrière de Clint. Une suite sortira en 1980 : «Ça va cogner».





## L'ÉTOFFE DES VIEUX HÉROS MAIS PAS ENCORE FATIGUÉS

Autre rôle surprenant, celui d'un papy rouillé mais roulé dans « Space Cowboys » (2000), l'histoire d'une bande de septuagénaires qui s'offrent une périlleuse virée dans la stratosphère. De g. à dr. : James Garner, Clint Eastwood (également réalisateur), Tommy Lee Jones et Donald Sutherland.

## UN PERSONNAGE DE « VIEUX RONCHON » AU CŒUR TENDRE

Pour son rôle de Walt Kowalski dans « Gran Torino » (2008), qu'il réalise, Clint se voit attribuer le prix du meilleur acteur par le prestigieux National Board of Review.

C'EST L'ANTITHÈSE D'UN DE NIRO OU D'UN PACINO, ET IL AURA BÂTI SA GLOIRE DE COMÉDIEN AVEC UN JEU ÉPURÉ À L'EXTRÊME. DU COW-BOY SOLITAIRE À SES RÔLES DE VIEUX SAGE DÉSABUSÉ, RETOUR SUR LA MANIÈRE DONC CLINT EASTWOOD A TRANSFORMÉ SES LIMITES EN FORCE, POUR CRÉER UN STYLE QUI CONTINUE D'INFLUENCER LE CINÉMA CONTEMPORAIN

# IL RÉVÈLE UNE NOUVELLE FORME DE JEU OÙ LE MOINS DEVIENT LE PLUS

PAR ROMAIN CLERGEAT

**D**ans l'histoire du cinéma, rares sont les acteurs qui ont construit leur légende sur un style de jeu aussi minimaliste que celui de Clint Eastwood. Sans formation théâtrale, étranger aux méthodes académiques façon Actors Studio, il bâtit sa carrière sur sa présence physique. Et si l'débute en 1955, sa sobriété (faute de mieux, diront ses détracteurs tout au long de son parcours) est à l'opposé de l'hypersensibilité d'un Brando ou des félures d'un Montgomery Clift. Une approche qui aurait pu le cantonner à des rôles stéréotypés, mais qui s'est au contraire révélée être le fondement d'une filmographie d'une étonnante diversité.

Cette absence de technique devient paradoxalement sa force : il développe un style naturel, dépouillé d'artifices, qui repose essentiellement sur son charisme. Ses premiers rôles dans des séries B montrent déjà les prémisses de ce qui deviendra sa signature : une économie de mouvements, un regard intense, et une capacité unique à habiter l'écran.

C'est Sergio Leone qui, le premier, comprend comment exploiter cette singularité. Dans la «trilogie du dollar», le réalisateur italien transforme son absence de technique en stout. Regard fixe et visage impassible, démarche assurée, gestes mesurés sont les marquers d'un personnage mythique, «l'homme sans nom», qui révèle une nouvelle forme d'interprétation où le moins devient le plus. Les silences d'Eastwood sont plus eloquents que ses dialogues ; ses micro-expressions, plus puissantes que des gesticulations théâtrales. Cette collaboration avec Leone établit les fondements de son jeu d'acteur. Mais elle ne le limite pas pour autant.

**C**ar si l'image d'Eastwood reste associée à ce style minimaliste, son parcours témoigne d'une palette bien plus riche qu'on ne le pense souvent. Dans «L'inspecteur Harry», Callahan est initialement dépeint comme unbourrin fâché, mais, sous des apparences similaires à celles du héros de Sergio Leone, le personnage déploie une complexité différente, mêlant une perception aigüe de la justice et du bon sens à une rage à peine contenue contre la bureaucratie. Le sergent Highway du «Maître de guerre» est un dur à cuire qui cache son humanité derrière une apparence brutale. «Bronco Billy» le montre dans un registre plus léger, en directeur de cirque idéaliste qui s'accroche à ses rêves malgré l'adversité, prouvant sa capacité à jouer sur le terrain de la comédie.

La surprise vient peut-être de «Sur la route de Madison», où Eastwood incarne Robert Kincaid, un photographe sensible et romantique. Sans renier son style caractéristique, il parvient à transmettre une tendresse et une vulnérabilité inédites, prouvant que sa retenue peut aussi servir à exprimer des émotions plus douces. Le William Munny d'*«Impitoyable»*, personnage tourmenté, représente un autre sommet de sa carrière : la retenue légendaire d'Eastwood sert à exprimer les démons intérieurs, ceux d'un homme hanté par son passé violent.

L'humour, souvent négligé dans l'analyse de son jeu, constitue pourtant une partie importante de son répertoire. Dans «Space Cowboys», incarnant un astronaute vétéran qui doit reprendre du service, il n'hésite pas à jouer de son âge et de son image. L'autodérision est évidente, mais jamais forcée. Eastwood utilise son style pour créer des moments de comédie par le contraste entre son sérieux apparent et l'absurdité des situations. Cette veine comique se retrouve aussi dans «Doux, dur et dingue», où il forme un duo improbable avec un orang-outan, prouvant qu'il peut être drôle, tout en restant fidèle à lui-même.

**A**vec l'âge, Clint Eastwood a su faire évoluer son jeu ; ce que certains appellent sa «période vieux ronchon»... Dans des films comme «Gran Torino» ou «La mule», il transforme son impasse teintée de misanthropie en une forme de sagesse désabusée. Et cette métamorphose n'est pas une rupture mais une évolution naturelle. Les traits qui ont fait sa légende – le regard perçant, la voix qui feule, l'économie de mouvements – sont toujours présents, mais acquièrent une nouvelle résonance avec l'âge. La retenue devient le masque d'une fragilité touchante et l'impassibilité se teinte de regrets. Dans «Cry Macho», son dernier rôle à ce jour, il pousse cette évolution à son paroxysme, incarnant un ancien champion de rodéo qui doit faire face à son propre vieillissement, tout en servant de mentor à un jeune garçon.

On ne le souligne pas assez, mais cette approche a influencé des générations d'acteurs : Ryan Gosling, dans «Drive» particulièrement, Michael Fassbender, dans «The Killer», ou Josh Brolin, dans «No Country for Old Men», et même Tom Hardy.

Aujourd'hui, alors que sa carrière d'acteur touche à sa fin, Clint Eastwood laisse derrière lui un héritage unique dans l'histoire du cinéma. Il a démontré qu'un acteur peut transcender les limites de sa formation (ou de son absence de formation...) et confirme ce que disait Alain Delon : «Un comédien peut tout jouer. Un acteur joue avec ce qu'il est.» ■

# POUR UNE POIGNÉE DE CONQUÊTES

Un époux modèle... C'est l'image qu'il a longtemps incarnée, aux antipodes des vies chaotiques du gotha hollywoodien. Son long mariage avec Maggie Johnson, qui entretenait le ménage quand sa carrière d'acteur ne décollait pas, faisait plus d'un envieux. En réalité, le beau Clint courrait les jupons autant que les castings. Double vie, enfants cachés, divorce retentissant: rien ne manquera au tableau. Sensuel dans l'âme, le dur à cuire des westerns est aussi un incorrigible romantique. Au fil d'un parcours sentimental qui n'aura rien d'un long fleuve tranquille, il multipliera les conquêtes... et les grands amours.





TRENTE ET UN ANS  
DE MARIAGE  
AVEC MAGGIE...  
MAIS QUELQUES  
AUTRES FEMMES  
DE PLUS

Maggie Johnson et Clint Eastwood  
chez eux, à Los Angeles, en 1956.



## AMOUREUSE, ELLE LUI PARDONNERA BEAUCOUP

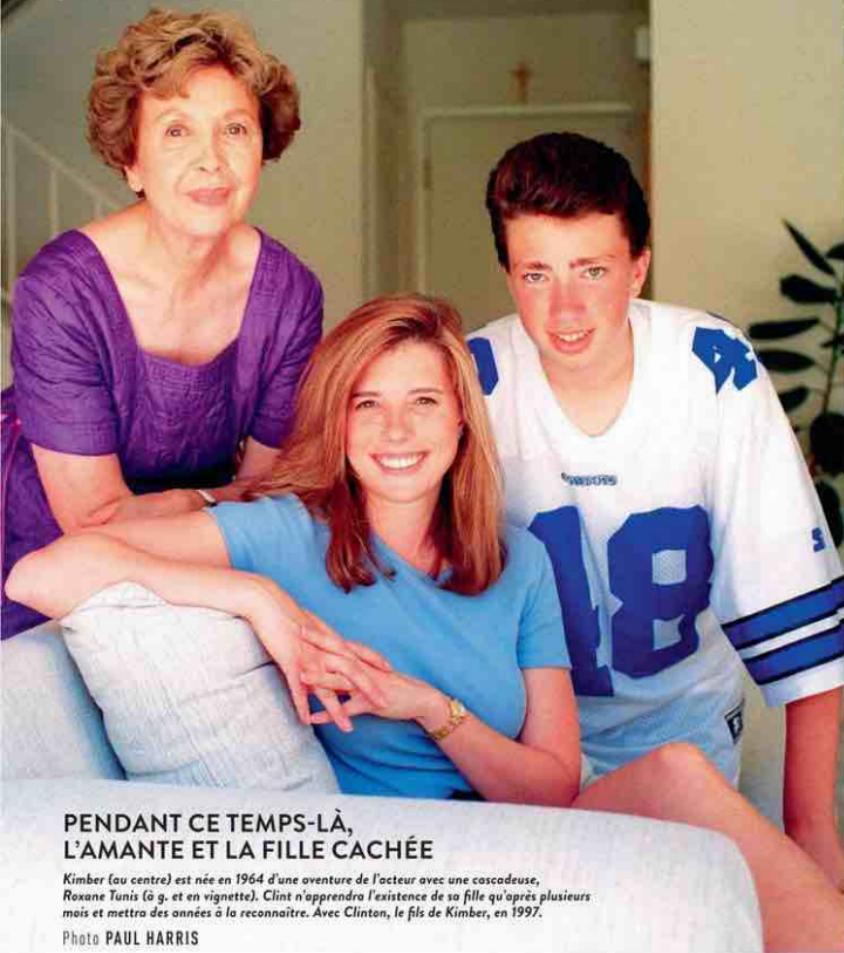
À g. : le couple en 1959, à Los Angeles. Maggie travaillait comme mannequin lorsqu'ils se sont rencontrés, en 1953. Six mois plus tard, ils se marièrent. Le premier contrat de Clint avec un studio n'arrivera que l'année suivante.

Ci-dessous : en 1963, dix ans qu'ils jouent la même partition. Ils se séparent en 1978, mais leur divorce ne sera prononcé qu'en 1984, à l'issue d'une bataille judiciaire.

À dr. : à Las Vegas, en 1959. Maggie et Clint auront deux enfants, Kyle et Alison.







## PENDANT CE TEMPS-LÀ, L'AMANTE ET LA FILLE CACHÉE

*Kimber (au centre) est née en 1964 d'une aventure de l'acteur avec une cascadeuse, Roxane Tunis (à g. et en vignette). Clint n'apprendra l'existence de sa fille qu'après plusieurs mois et mettra des années à la reconnaître. Avec Clinton, le fils de Kimber, en 1997.*

Photo PAUL HARRIS



*Maggie a dégainé la première, mais le cow-boy reste impossible. Dans leur nouvelle maison de Sherman Oaks, en Californie, en 1960.*





## SONDRA LOCKE, UNE PASSION QUI VA LUI COÛTER CHER

À Deauville, en 1980. Clint est venu y présenter «Bronco Billy», dont il partage l'affiche avec sa nouvelle compagne. Ils se sont connus cinq ans plus tôt sur le tournage de «Joséy Wales hésite-t-il». Leur romance s'achèvera en 1989, dans la douleur.

Photo JEAN-CLAUDE DEUTSCH





Pendant sa relation avec Sandra, Clint aura deux enfants, Scott et Kathryn, avec une autre femme, l'hôtesse de l'air Jacelyn Reeves.

Photo SETTIMIO GARRITANO

# UNE RUPTURE À 70 MILLIONS DE DOLLARS

PAR DANY JUCAUD

**D**errière le masque de l'homme dur se cache un être hypersensible, tolérant, très doux, très réfléchi. Clint est un enfant qui peut être génial mais il est aussi très vulnérable, et souvent il est les deux à la fois.» Quand elle fait cette déclaration, Sandra Locke est amoureuse. C'était en 1987...

De prime abord, c'est une femme extrêmement fragile. Un vrai bibelot. Toute menue, le visage très pâle auréolé de lourdes mèches blondes, à 42 ans, elle a gardé une allure d'adolescente avec un je-ne-sais-quoi d'un peu démodé.

Début avril, le «Los Angeles Times» annonce dans un petit encadré qu'après Jane Fonda et Toni Haydon, Steven Spielberg et Ami Irving, Clint Eastwood et Sandra Locke, le couple sans aucun doute le plus discret de Hollywood, se sépare – après treize ans de vie commune. Aucune explication précise n'est donnée. Leur rupture surprise, certes, mais guère plus que ce ne l'avait fait leur liaison.

Après tout, Hollywood en a vu d'autres et, ici, heureusement, on a la mémoire courte ! Ce n'est peut-être qu'un ragot, une fausse alerte. Mais mercredi 26 avril, l'affaire s'envenime. La douce et charmante Sandra Locke attaque Clint Eastwood en «palimony» (demande de pension alimentaire) devant la justice. Motifs invoqués : «humiliation», «angoisse mentale», «intense détresse émotionnelle et physique causée par deux avortements ainsi qu'une opération de stérilisation faite, dit-elle, à la demande même de la star». Elle lui réclame la moitié de sa fortune, estimée aujourd'hui à plus de 140 millions de dollars (environ 900 millions de francs), ainsi que deux des cinq maisons qu'il possède.

C'est l'avocat Marvin Mitchelson qui, le premier, au début des années 1970, a obtenu des tribunaux californiens qu'en cas de séparation la concubine ait les mêmes droits que la femme mariée. Or, en Californie, c'est le régime de la communauté des biens qui prévaut. La loi stipule que l'ensemble des acquisitions et revenus du couple, depuis le jour du mariage jusqu'à la séparation, doit être strictement partagé en deux.

Il n'est pas nécessaire, pour bénéficier de ces dispositions, d'avoir été marié à Los Angeles. Il suffit d'y habiter ou de venir y divorcer. C'est Michèle Triola, la compagne de Lee Marvin, qui a obtenu la reconnaissance de ce droit, alors que l'auteur l'avait quittée au bout de sept ans de vie commune pour épouser une amie d'enfance. Après six ans de procès à répétition, dont un en appel

devant la Cour suprême de Californie, par un arrêt de 46 pages, les juges ont modifié la loi : désormais, elle s'applique aussi aux couples non mariés, pourvu que leur concubinage soit notoire.

C'est en 1975, pendant le tournage de «Josey Wales hors-la-loi», que Clint Eastwood et Sandra Locke se rencontrent. Il tient le rôle d'un fermier pacifiste devenu justicier clandestin à la suite du massacre de sa famille. Elle interprète celui de la jeune fille qui a survécu à la tuerie des siens. Amoureux sur le plateau, ils le deviennent dans la vie. Moins d'un an plus tard, la blonde éthérée et le roi du western spaghetti s'installent à San Francisco.

Clint, à cette époque, est toujours marié à Maggie Johnson, la mère de ses deux enfants, Kyle, né en 1968, et Alison, quatre ans plus tard. En 1977, les deux amis intimes sont à nouveau réunis dans «L'épreuve de force» ; ils tourneront par la suite quatre films ensemble : «Doux, dur et dingue» et «Bronco Billy».

En 1978 – après vingt-cinq ans de mariage –, Eastwood se sépare de sa femme. Ce divorce, qui ne sera officiellement prononcé qu'en 1984, lui coûte très cher. Au terme d'une longue bataille juridique, la star est condamnée à verser à son ex-épouse 25 millions de dollars, soit 162 millions de francs. Aujourd'hui, Sandra s'attaque à son tour à sa fortune, mais, en outre, elle en veut à ses maisons.

Les belles demeures ont toujours été le point faible de Clint. Il en possède plusieurs, toutes plus somptueuses les unes que les autres. Entre le ranch – qu'il a fait construire en 1978 dans le nord de la Californie –, la résidence de Sun Valley dans l'Idaho, la maison de Carmel (dont il est devenu le maire en 1986) et celle de Sherman Oaks à Los Angeles où il habitait avec Maggie, Sandra n'a que l'embaras du choix.

C'est à Sherman Oaks que Clint et Sandra se sont installés au début de leur liaison. «Vers 1980, j'ai commencé à me sentir mal à l'aise, entre les photos de famille et les souvenirs de son épouse. Je lui en ai parlé. Il m'a déclaré que je n'avais qu'à chercher une maison qui me plaît et qu'il me l'achèterait.» Aussitôt dit, aussitôt fait. Elle le trouve. Il l'achète, 1250000 dollars. C'est cette demeure qu'elle réclame aujourd'hui.

En 1982, toujours à la demande de Sandra, Eastwood acquiert, pour 656000 dollars, une autre résidence sur les collines de Hollywood. L'actrice suggère que Gordon Anderson, son mari officiel, pourrait y vivre. Eastwood accepte. Ami d'enfance de Sandra (ils sont tous les deux de la même ville, Shelbyville, dans *Suite p. 42*)



L'inspecteur Harry en homme d'intérieur.  
« Ce que je fais de mieux, c'est le petit déjeuner, avec œufs au bacon, et puis la viande au barbecue. »

le Tennessee). Gordon l'a épousée en 1967. Alors qu'aux dires de la jeune femme, le mariage n'a jamais été consommé, ils n'ont pas trouvé utile de divorcer. Elle serait, dit-elle, restée son épouse pour des raisons fiscales... La situation, apparemment, ne dérange pas Clint. À ses yeux, Gordon est plutôt une sorte de frère pour Sondra, et il le traite comme quelqu'un de la famille.

**D**eux questions restent en suspens : premièrement, à qui revient cette maison ? Sondra Locke insiste sur le fait que Clint lui en a fait cadeau, bien qu'aucun papier n'en fasse état ; deuxièmement, dans la mesure où elle est toujours légalement mariée, a-t-elle le droit de poursuivre Eastwood en «palimony» ?

D'après Sondra, les vrais problèmes entre eux ont réellement commencé fin 1988. Comme tous les ans, le couple passe les vacances de Noël à Sun Valley, quand, pour des raisons tenues secrètes jusqu'à ce jour, une sérieuse bagarre éclate entre eux. Choquée, Sondra décide de retourner plus tôt que prévu à Los Angeles, dans leur maison de Bel Air. Clint aurait refusé de la suivre. Depuis janvier, ils n'auraient passé que deux nuits ensemble sous le même toit.

Le 3 avril au matin, Clint lui téléphone. Sa voix est méchante. Il lui reproche durement d'être toujours installée dans «sa» maison et lui demande de quitter les lieux au plus vite. «Je lui ai dit que je ne pouvais pas croire que c'était tout ce qu'il avait à me dire après treize ans de vie commune. C'est comme cela, poursuit-elle, que j'ai appris que notre relation était terminée.»

Dans l'une des 22 pages de sa déposition, Sondra déclare qu'elle a prié Clint de «suspendre» leur séparation jusqu'à la fin

du tournage de «Double jeu», qu'elle met actuellement en scène. Il aurait, dit-elle, accepté. Pourtant, une semaine plus tard, elle reçoit sur le plateau une lettre des avocats d'Eastwood adressée au nom de « Mrs Gordon Anderson », son patronyme légal. Manifestement, son ancien amant n'a pas l'intention d'être tendre avec elle.

Le texte laconique est clair : « N'ayant toujours pas vidé les lieux, suite à la demande M. Eastwood, toutes les serrures de la maison ont été changées en votre absence et vos affaires placées au garde-meubles. »

Elle s'évanouit. Quand elle revient à elle, c'est pour aussitôt assigner la star en procès. De son côté, Eastwood se défend. « Je suis terriblement déçu et attristé que Sondra ait entamé ce genre d'action. On s'apercevra bientôt que ses accusations ne sont pas fondées. Quoi qu'il en soit, il en sera discuté en lieu, temps et heure appropriés. »

**P**our ceux qui connaissent Clint Eastwood, sa courtoisie légendaire, son affabilité et, surtout, l'extrême discrétion avec laquelle il parle de sa vie privée, on peut imaginer dans quelle rage l'ont mis ces accusations. « Dirty Harry » ne l'est qu'à l'écran et on le voit mal obligeant par la force la femme qu'il aime à se faire avorter, encore moins stériliser. Comment, en outre, aussi amoureuse soit-elle, aurait-elle accepté ces opérations contre son gré ? Alors, vengeance de femme trompée ? Coup de colère déjà regretté ? De toute façon, il est trop tard. La machine judiciaire est en route. Clint, une seconde fois, va se retrouver devant les tribunaux à cause d'une femme. On espère que, comme dans ses films, le bon droit et le bon sens l'emporteront. ■ *Dany Jaurand*

Clint téléphone à Sondra. Sa voix est méchante.  
Il lui reproche d'être toujours installée dans «sa» maison  
et lui demande de quitter les lieux au plus vite

**TRÈS VITE,  
FRANCES FISHER  
LE CONSOLERA  
DE SES DÉBOIRES  
CONJUGAUX**

*C'est en 1989, sur le tournage de « Pink Cadillac », de Buddy Van Horn, que l'acteur a rencontré l'actrice britannique. De leurs cinq ans d'idylle naîtra une fille, Francesca.*





## GRÂCE À DINA RUIZ IL PENSE EN AVOIR FINI AVEC SON PASSÉ

L'acteur est âgé de 63 ans quand il tombe amoureux de l'animatrice de télévision, de 35 ans sa cadette. Ils divorceront en 2013, après dix-sept ans de mariage. A New York, en 2005.

PHOTO JIM SPELLMAN

# « JE SUIS ROMANTIQUE. C'EST MON CÔTÉ FRANÇAIS »

INTERVIEW DANY JUCAUD

**Paris Match.** Si, pour une fois, on ne parlait pas de cinéma.  
Si on parlait d'amour...

**Clint Eastwood.** Je n'aime pas beaucoup parler de moi. Je dis tout dans mes films. Enfin, presque tout.

**Vous avez surpris beaucoup de monde en choisissant de tourner une grande histoire d'amour, « Sur la route de Madison », avec Meryl Streep. Faut-il en déduire que vous avez changé en vieillissant ou bien s'est-on trompé sur vous ?**

Un peu des deux. J'ai changé, c'est sûr. Est-ce pour le meilleur ou pour le pire ? C'est la vraie question. Si les gens persistent à croire que je suis dans la vie ce macho qu'on voit souvent à l'écran, c'est que je ne suis pas si mauvais acteur. Je ne suis ni un cow-boy ni un dur à cuire.

**Je peux donc écrire sans crainte : « Clint Eastwood est le dernier romantique » ?**

Pourquoi le dernier ? [Il sourit.] Oui, je suis romantique. Je suis un homme sensible. C'est un péché ? J'aime les tête-à-tête aux chandelles, les atmosphères feutrées. Je vous étonne, n'est-ce pas ? J'ai toujours pensé que les hommes forts n'ont pas peur de montrer leur sensibilité. Ce sont ceux qui doutent de leur virilité qui passent leur temps à l'affirmer.

**Cela dit, ne craignez-vous pas que ce genre de rôle ait un impact sur votre image ?**

L'avais depuis longtemps envie de faire un film romantique. C'est mon côté français. Vous savez, je ne me suis jamais soucié de mon image. Il faut arrêter de se prendre au sérieux. On ne sauve pas la planète en faisant du cinéma. Ce n'est qu'un divertissement. Comme disait Hitchcock : « Ce n'est qu'un film ! »

**Avez-vous déjà connu le grand amour ?**

Peut-être... [Il hésite.] Peut-être... L'amour n'est vraiment parfait qu'au moment où on le vit. Que me réserve l'avenir ? Je ne sais pas. Quand j'étais jeune, je recherchais la perfection. Je suis devenu moins exigeant. Plus tolérant. J'ai enfin appris à aimer les défauts de l'autre. À 20 ans, on mélange tout. On prend la passion physique pour de l'amour. Je n'ai pas échappé à cette règle. Je confondais tout : l'amour, la passion, le sexe. La personne en face, au fond, ne comptait pas tellement. En vieillissant, on s'aperçoit que la relation physique n'est qu'un des aspects de l'amour. Les affinités, l'amitié sont tout aussi importantes.

**Vous arrive-t-il d'être timide devant une femme ?**

Ça m'est arrivé. Ça m'arrive encore.

**Y-a-t-il des femmes que vous auriez aimé séduire et que vous n'avez pas eues ?**

Je ne suis pas le genre d'homme à me prendre la tête entre les mains et à me dire : « Ah, si j'avais su... » Certaines relations n'ont pas marché comme je l'aurais voulu. Je ne cultive pas les regrets. Je suis très fataliste. J'ai choisi de vivre intensément chaque jour, en me disant que c'est le premier jour du reste de ma vie.

**Vos goûts en matière de femmes ont-ils évolué avec le temps ?**

J'aime les femmes. Toutes les femmes ! En commençant par ma mère. Notre culture est truffée de stéréotypes, de clichés. Une femme n'a pas besoin d'être une figure de magazine pour être séduisante. Je n'ai jamais cherché ce qui est évident. J'ai toujours trouvé les femmes au-dessus de 40 ans beaucoup plus intéressantes, beaucoup plus attrayantes que les autres.

**C'est ce que disent tous les hommes, mais ils partent avec des filles de 20 ans...**

Je me vois mal avec une fille de 20 ans. Je m'ennuierais très vite. Je ne saurais pas quoi lui dire. J'ai eu des liaisons avec des femmes de plus de 40 ans. J'aime leur maturité. Vous ne savez pas tout de ma vie. La seule chose qui compte, c'est ce qui se passe entre deux êtres quand la porte est fermée.

**Dina Ruiz, votre nouvelle compagne, n'a que 32 ans !**

Elle est très mûre pour son âge. C'est quelqu'un de très rare. De très spécial.

**Comment vous êtes-vous rencontrés ?**

C'était il y a environ deux ans et demi. Elle est venue chez moi interviewer pour la télévision. Elle m'a tout de suite énormément plu. Mais je n'étais pas libre à l'époque. Nos chemins se sont recroisés. Nous nous voyions régulièrement depuis un an. Elle est belle, généreuse, pleine de vie et puis ce n'est pas une actrice ambitieuse. Ça repose !

**Faites-vous ensemble des projets à long terme ?**

J'ai déjà été marié une fois. Ça s'est soldé par un divorce. Un jour, peut-être. Pourquoi pas ? Je ne suis pas contre. Mais si je me remarie, ce sera pour de bon. La vie nous réserve encore beaucoup de surprises.

**Vous arrive-t-il de voir des couples mariés depuis quarante ans et de les envier ?**

Sincèrement, non. Les mariages sont si souvent *suite p. 46*



A Hawaï, en 2004, avec Dino et leur fille Morgan, Clint enseigne les rudiments de la plongée à la première femme de sa vie : sa mère, Ruth, 95 ans.

cimentés par l'habitude... Si les deux partenaires sont toujours véritablement amoureux, je trouve cela admirable. Mais regardez autour de vous. Combien le sont-ils vraiment ?

**Vous êtes pessimiste...**

Non. Réaliste. À mon âge, on ne peut plus se permettre de rêver. J'espère que mes expériences passées m'auront servi.

**À 65 ans, êtes-vous aussi amoureux qu'un adolescent ?**

Ce n'est pas une question d'âge. L'amour est beaucoup plus fort quand on le rencontre dans la seconde partie de sa vie. Ça vous tombe dessus au moment où vous y attendez le moins. Si j'avais un message à transmettre, je dirais simplement : "Ne laissez surtout rien passer. Vous pouvez vous faire écraser en sortant d'ici."

**Vous pensez qu'il faut tout vivre ?**

Oui. Tout. En limitant les dégâts. C'est bien de pouvoir dire à la fin de sa vie : "Ça a été une belle promenade."

**Peut-on dire qu'on a réussi sa vie si on a échoué en amour ?**

Je suis conscient de n'avoir pas aussi bien réussi ma vie privée que ma carrière. Je suis un enfant de la Dépression. Mes parents m'ont inculqué des valeurs très morales. On m'a appris que l'on n'a

rien sans rien. J'ai sacrifié beaucoup de choses pour mon métier. Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai envie de faire une pause. Prendre un peu le temps de vivre. Profiter de mes enfants. De ma petite-fille, qui a 2 ans, que j'adore. Jouer au golf, faire du ski. Mais je vous l'ai dit : profondément, je ne regrette rien.

**Avec les femmes, êtes-vous plutôt du genre passionné ou mofant ?**

Je suis naïf.

**Vous n'avez jamais peur qu'elles vous utilisent ?**

Comment ne pas y penser ? C'est, j'imagine, le cas de tous les hommes dans une position de pouvoir. J'ai eu ma part de déception. Mais je refuse de me laisser envahir par le cynisme.

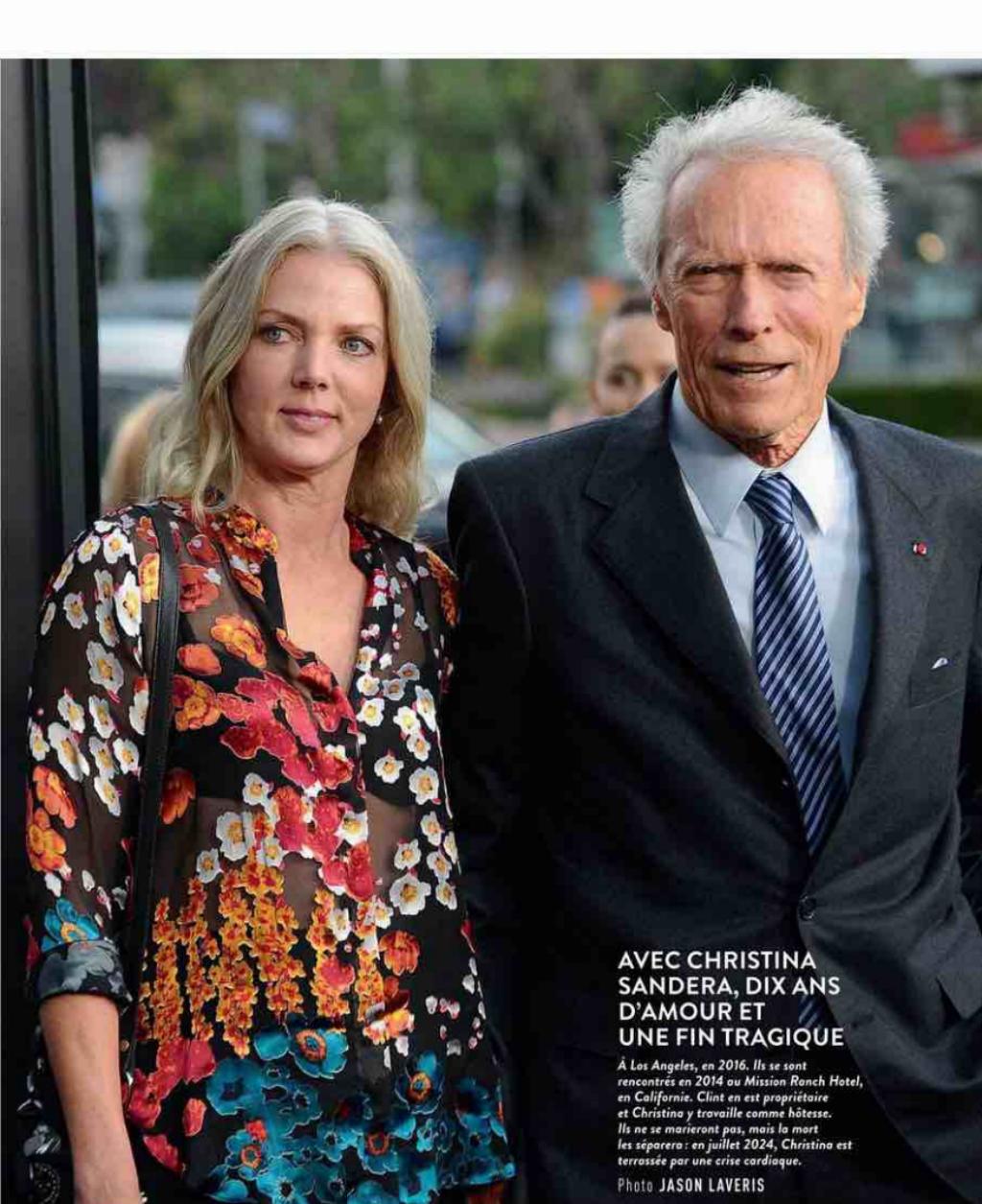
**Trouvez-vous les femmes prévisibles ou vous surprennent-elles encore ?**

S'il suffisait pour les comprendre de lire le mode d'emploi, ça rendrait sûrement la vie beaucoup plus facile, mais certainement moins intéressante !

**Avez-vous pleuré en regardant votre film ?**

Je pleure toujours en regardant mes films, mais pas toujours pour les bonnes raisons ! ■ Interview Dany Jauzac.

« L'amour est beaucoup plus fort quand on le rencontre dans la seconde partie de sa vie. Ça vous tombe dessus au moment où vous vous y attendez le moins »



## AVEC CHRISTINA SANDERA, DIX ANS D'AMOUR ET UNE FIN TRAGIQUE

À Los Angeles, en 2016. Ils se sont rencontrés en 2014 au Mission Ranch Hotel, en Californie. Clint en est propriétaire et Christina y travaille comme hôtesse. Ils ne se marieront pas, mais la mort les séparera : en juillet 2024, Christina est terrassée par une crise cardiaque.

Photo JASON LAVERIS

## LES ENFANTS EASTWOOD: LE FUTUR D'UNE LÉGENDE

Lors de la première du film « La mule », à Los Angeles, en 2018. De g. à dr.: Kimber, née en 1964, Kyle, né en 1968, Francesca, née en 1993, Kathryn, née en 1988, Laurie, née en 1954, Morgan, née en 1996, et Scott, né en 1986.

Photo ÉRIC CHARBONNEAU



# L'HEUREUX PÈRE D'UNE TRIBU



Ils sont huit, nés de six mères différentes. L'aînée avait 42 ans à l'arrivée de la petite dernière. Une étonnante famille recomposée à laquelle le patriarche a transmis des valeurs rigoureuses. «Je n'ai jamais voulu que mes enfants soient presomptueux, habitués à voir leurs moindres désirs exaucés», explique-t-il, tout en admettant avoir été trop souvent absent. Chez les Eastwood, pas de grandes réunions: c'est sur les tournages de leur père que les demi-sœurs et sœurs ont appris à se connaître. Et à s'aimer.

Papa comblé  
sur le tournage de  
«Chasseur blanc,  
cœur noir» (1990).





## EN BON COW-BOY, IL LEUR MET LE PIED À L'ÉTRIER

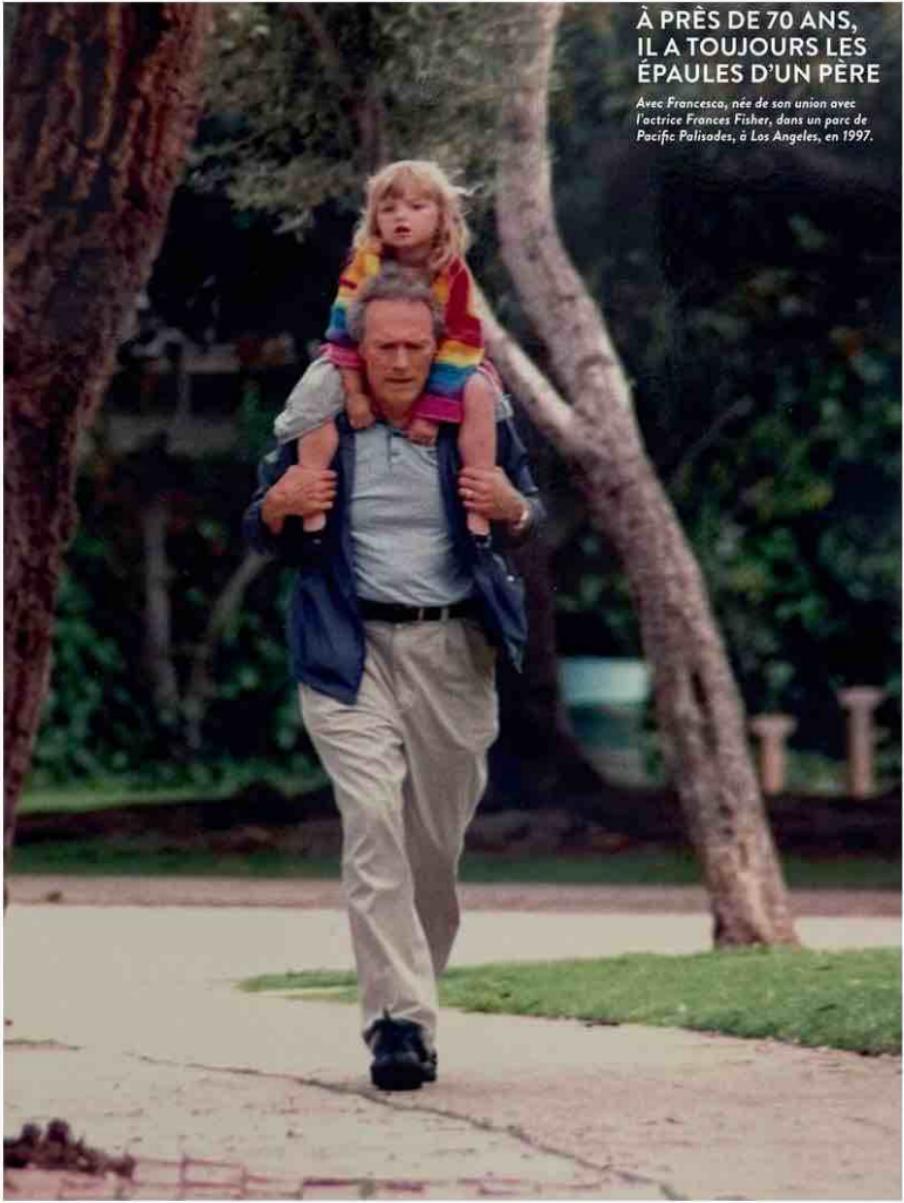
Ci-contre : sous l'aïoli d'Alison, 6 ans, cadette de ses deux enfants avec Maggie Johnson. Chez eux, à Pebble Beach (Californie), en 1978.

À dr., en haut : père et fille à l'écran. Clint console Alison dans une scène de « La corde raide » (1984), de Richard Tuggle.

En bas : avec Kyle, 14 ans, sur le tournage d'« Honkytonk Man », que Clint réalise en 1982. L'adolescent y incarne son neveu.

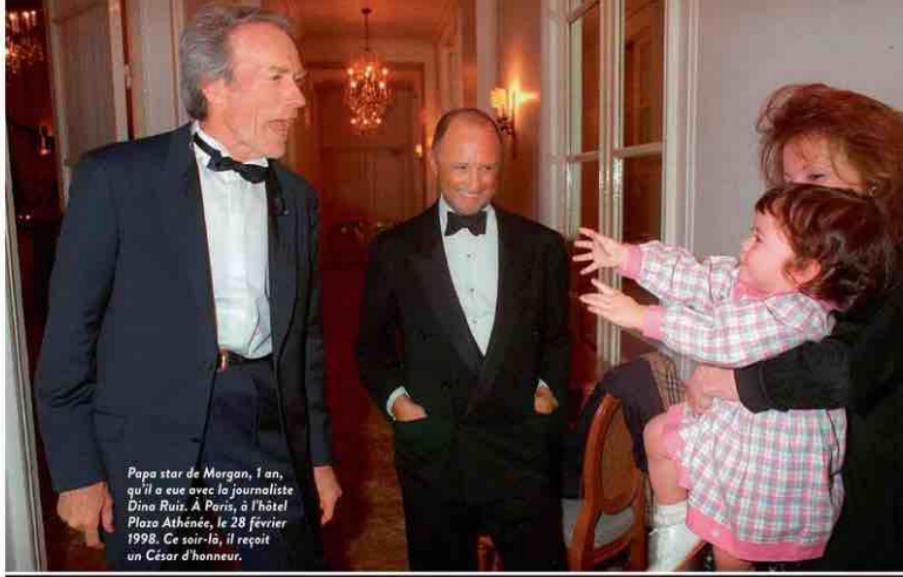






À PRÈS DE 70 ANS,  
IL A TOUJOURS LES  
ÉPAULES D'UN PÈRE

*Avec Francesca, née de son union avec l'actrice Frances Fisher, dans un parc de Pacific Palisades, à Los Angeles, en 1997.*



Papa star de Morgan, 1 an,  
qu'il a eue avec la journaliste  
Dina Ruiz. À Paris, à l'hôtel  
Plaza Athénée, le 28 février  
1998. Ce soir-là, il reçoit  
un César d'honneur.



Au bras de sa fille ainée, Laurie,  
pour la première de « La mule »,  
à Los Angeles, en 2018.

## Kyle Eastwood

# « LA TRANSMISSION, CE N'EST PAS UNE DISCUSSION QUE L'ON A UN JOUR AU BOUT D'UNE TABLE. C'EST UNE ACCUMULATION DE SOUVENIRS »

INTERVIEW BENJAMIN LOCOGÉ

**Paris Match.** Clint, vous avez fait tourner Kyle dans "Honkytonk Man", en 1982. Pour mieux le détourner, à l'époque, du monde du cinéma ?

**Kyle Eastwood.** Mais j'ai toujours aimé le cinéma ! C'était très drôle de jouer avec mon père.

**Clint Eastwood.** Surtout que tu interprétais mon neveu ! C'était un bon rôle, et je pensais qu'il serait parfait. Mais je n'ai jamais eu l'intention d'en faire un acteur. Je n'ai d'ailleurs poussé aucun de mes enfants dans le cinéma, je les ai encouragés à suivre leurs désirs. Scott est devenu acteur, et Alison actrice. Si Kyle avait voulu continuer dans le métier, j'en aurais été le premier ravi.

### Mais vous avez choisi la musique, Kyle.

**Kyle.** Oui, mais plus tard. Ce n'est qu'à 19 ou 20 ans que j'ai vu cela comme une activité professionnelle.

**Clint.** À cette époque, je l'ai emmené dans un club de Los Angeles où jouaient le bassiste Bunny Brunel et Bill Watrous, l'un des meilleurs trombonistes. Kyle s'amusa jusqu'alors à la guitare. Mais quand il a vu ces mecs, il m'a dit : "C'est ce que j'aimerais faire." J'ai pris mon téléphone et j'ai appelé Bunny pour lui demander s'il connaissait un prof de basse. "Mais oui, bien sûr, moi !" m'a-t-il répondu. La machine était lancée !

### Clint, était-ce compliqué de sortir, dans l'Amérique des années 1940, quand vous étiez jeune homme ?

**Clint.** Pas du tout. Au contraire, je me suis rendu seul à l'auditorium d'Oakland pour découvrir ce nouveau mouvement. Et là, j'ai vu Charlie Parker, Coleman Hawkins, Flip Phillips, Lester Young, Hank Jones, tous ces musiciens extraordinaires. Après cette soirée, j'ai fréquenté d'autres clubs, comme le Burma Lounge. Mais j'y allais aussi pour rencontrer des filles. [Il rit.] C'était quand même très chic de draguer là-bas.

### Kyle, si vous avez choisi la musique, était-ce aussi pour séduire les filles ?

**Kyle.** Ça a été l'une des motivations. [Il rit.] La première fois que je me suis produit en public, c'était lors d'une fête, à Carmel, chez des amis, et j'ai senti que j'avais davantage confiance en moi quand je tenais un instrument dans mes mains....

**Clint, auriez-vous pu devenir musicien ?**

**Clint.** Oui, j'aimais vraiment ça. J'ai pris des cours de piano dans mon enfance. En 1950, j'ai donné quelques concerts avec des camarades. Mais j'ai été appelé par l'armée, en 1951, je n'y suis jamais allé de manière volontaire. Je venais de postuler au programme musical de l'université de Seattle, où enseignait Quincy Jones. La conscription m'a définitivement éloigné de mon parcours dans la musique.

### Vous le regrettez ?

**Clint.** Un peu, oui. Mais une fois démobilisé, je suis parti à Los Angeles car j'avais une pension militaire de 150 dollars par semaine. C'est ce qui m'a permis de prendre des cours du soir pour devenir acteur. Et donc de faire une tout autre carrière... [Il rit.]

### Vous n'avez jamais envisagé d'être acteur, auparavant ?

**Clint.** Pas du tout. Au collège, mon professeur d'anglais m'avait confié le premier rôle d'une pièce. J'étais un gamin timide, et cela ne me plaisait pas du tout. Le jour de la représentation, avec un copain, nous avons décidé de ne pas aller à l'école. Pour ne pas avoir à monter sur scène, car nous étions terrifiés. Mais nous nous sommes pointés. Et ça s'est bien passé. Je m'étais dit : "OK, c'est bien. Mais je ne ferai plus jamais ça." Et puis la vie vous mène d'une chose à une autre et, avec un peu de chance, vous êtes sur le bon chemin...

**Mais ce que vous avez transmis à Kyle est votre amour de la musique. Comme il fallait terminer une aventure jamais aboutie.**

**Kyle.** La transmission, ce n'est pas une discussion que l'on a un jour au bout d'une table. C'est une accumulation de souvenirs et d'envies qui fait que, finalement, j'ai privilégié le jazz. Mais on regardait aussi énormément de films. En vacances, par exemple, des vieux films des années 1940 et 1950, en VHS. Mon enfance n'a pas tourné uniquement autour de la musique.

"La mule" a été considéré comme un autoportrait en creux, celui d'un homme âgé qui réunit sa famille au moment où il part en prison. Était-ce votre intention ?

**Kyle.** Je comprends qu'on puisse y voir ça. Il y a forcément des éléments de sa vie dans ce film. Mais l'histoire est tirée d'un fait réel. Ma sœur jouait aussi. La voir avec mon père était assez touchant.



Au Mission Ranch,  
à Carmel, en 2020. Kyle est  
alors âgé de 52 ans.

**Si la musique vous réunit, la politique vous oppose. Kyle, vous soutenez le Parti démocrate, et vous, Clint, le Parti libertarien.**

**Kyle.** Je ne suis pas un démocrate convaincu. Je me vois comme un indépendant, même si je suis plus enclin à voter démocrate. Mais je ne soutiens aucun parti.

**Clint.** Moi, je soutiens toujours le Parti libertarien. Mais cela vient d'une conviction ancienne et profonde, celle de la liberté de choix. Quand j'étais plus jeune, j'ai suivi les travaux de la commission parlementaire sur les activités antiaméricaines, celle qui a publié la liste des "dix de Hollywood", ces réalisateurs et acteurs soupçonnés d'appartenir au Parti communiste et, donc, d'agir contre les États-Unis. Ces types n'avaient rien fait de mal, à part peut-être avoir été assez bêtes pour rejoindre le Parti communiste. Certains ont été faussement accusés d'antiaméricanisme. Bref, les "dix de Hollywood" ont été interdits d'exercer et, moi, je les soutiens juste parce que je pensais qu'on devait pouvoir s'exprimer librement.

**Le Parti libertarien n'a été créé qu'au début des années 1970.**

**Dans quel camp étiez-vous avant ?**

**Clint.** Quand j'ai été en âge de voter, à 21 ans, Eisenhower était candidat. Il a dit qu'il ferait la guerre de Corée et j'ai voté pour lui. Car je n'avais pas conscience de ce que cela représentait. Mais je ne voulais pas aller en Corée ! Pourquoi partir en guerre si peu de temps après la fin de la Seconde Guerre mondiale ?

**Finalement, même à 89 ans, vous restez un justicier !**

**Clint.** D'une certaine manière, oui.

**Prenez-vous le temps de réunir tous vos enfants ?**

**Clint.** Cela m'arrive. Mais c'est dur de tous les avoir ensemble. Quand je suis à Los Angeles, mes filles aiment me sortir. Elles

m'emmènent dans les restaurants chics du moment. Il leur est même arrivé, une fois, de payer l'addition ! [Il rit.]

**Kyle.** Nous n'avons pas grandi ensemble, avec mes demi-sœurs et mon demi-frère. Il y a de grandes différences d'âge entre nous. Mais quand je passe par Los Angeles, on se voit avec plaisir.

**Vous êtes surtout en France, Kyle. Vous habitez à Paris depuis près de vingt ans.**

**Kyle.** J'y vis près de six mois par an. Ma vie s'est construite ainsi, ça me plaît toujours autant. Malgré les grèves ! [Il rit.]

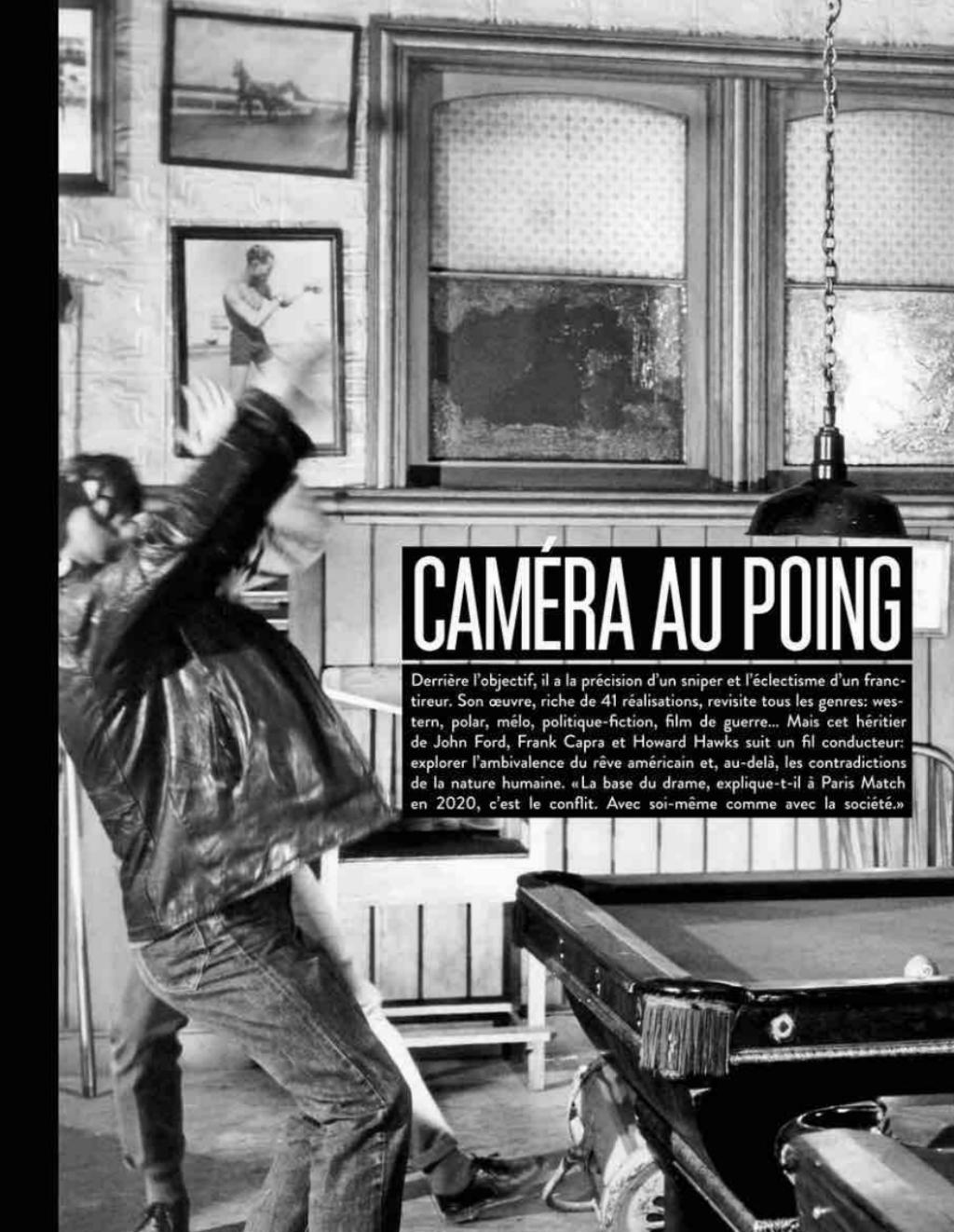
**Clint.** S'il avait fallu que je m'installe ailleurs qu'aux États-Unis, je crois que Paris aurait aussi été un bon choix pour moi.

**Vous soucierez-vous de votre héritage ? De ce que vous laisserez au monde quand vous n'en ferez plus partie ?**

**Clint.** Je ne m'intéresse pas trop à ce genre de choses... Parfois, je me demande ce que Gary Cooper, Henry Fonda ou John Wayne penseraient s'ils savaient que leurs films sont encore appréciés. Et je crois qu'ils seraient contents. D'autant que lorsqu'on aime quelque chose dans sa jeunesse, on l'aime pour toujours. On se souvient toute sa vie des filles avec lesquelles on sortait quand on aimait tel film ou tel disque. Quand j'apprends qu'une ancienne fiancée est décédée, je réécoute les chansons de l'époque où j'étais avec elle. [Il éclate de rire.]

**Clint, vous allez avoir 90 ans cette année. Avez-vous encore des projets, des envies ?**

**Clint.** Des projets, non. J'ai travaillé deux étés de suite pour mes deux derniers films, donc, là, je prends mon temps. Je commence à lire des choses, à réfléchir. Je ne sais pas si c'est très raisonnable. [Il rit.] ■



# CAMÉRA AU POING

Derrière l'objectif, il a la précision d'un sniper et l'éclectisme d'un franc-tireur. Son œuvre, riche de 41 réalisations, revisite tous les genres: western, polar, mélodrame, politique-fiction, film de guerre... Mais cet héritier de John Ford, Frank Capra et Howard Hawks suit un fil conducteur: explorer l'ambivalence du rêve américain et, au-delà, les contradictions de la nature humaine. «La base du drame, explique-t-il à Paris Match en 2020, c'est le conflit. Avec soi-même comme avec la société.»

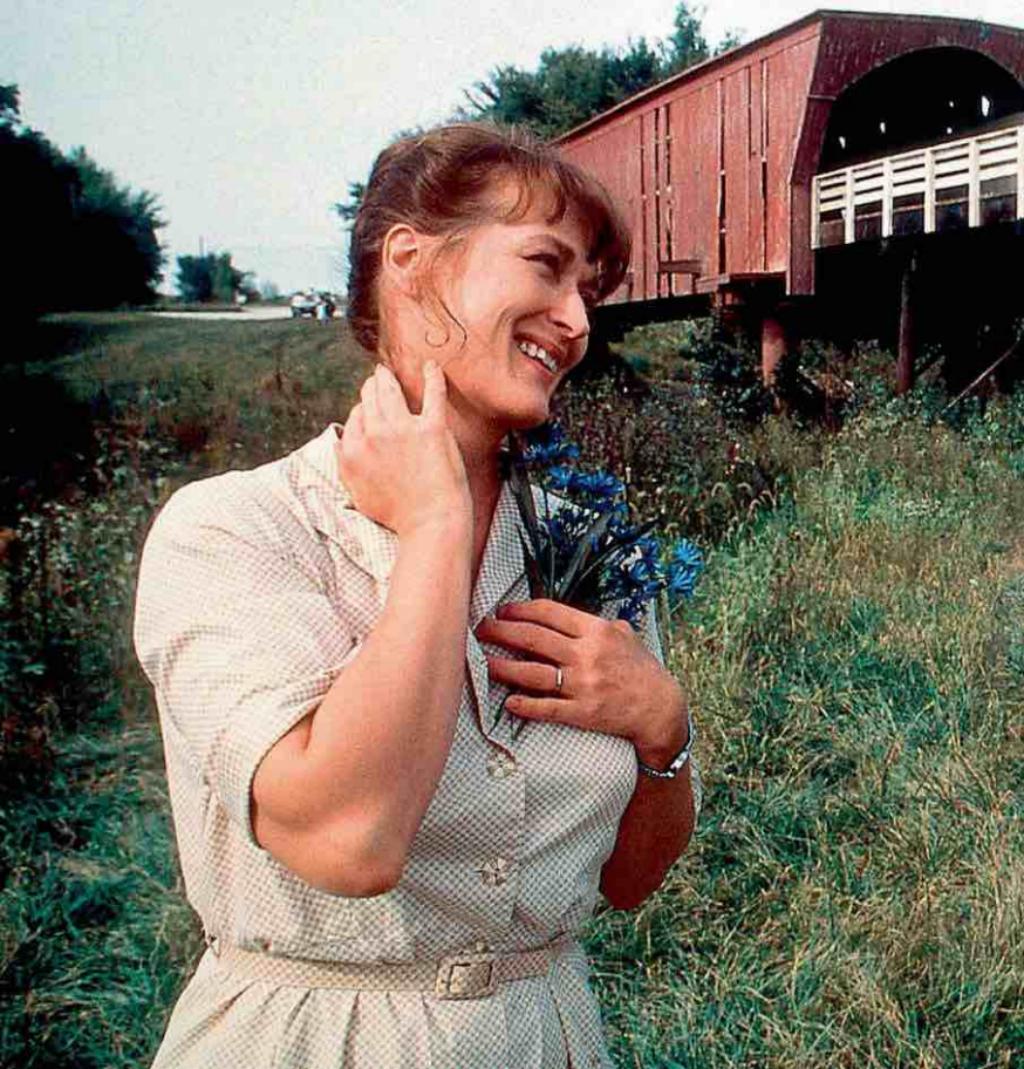


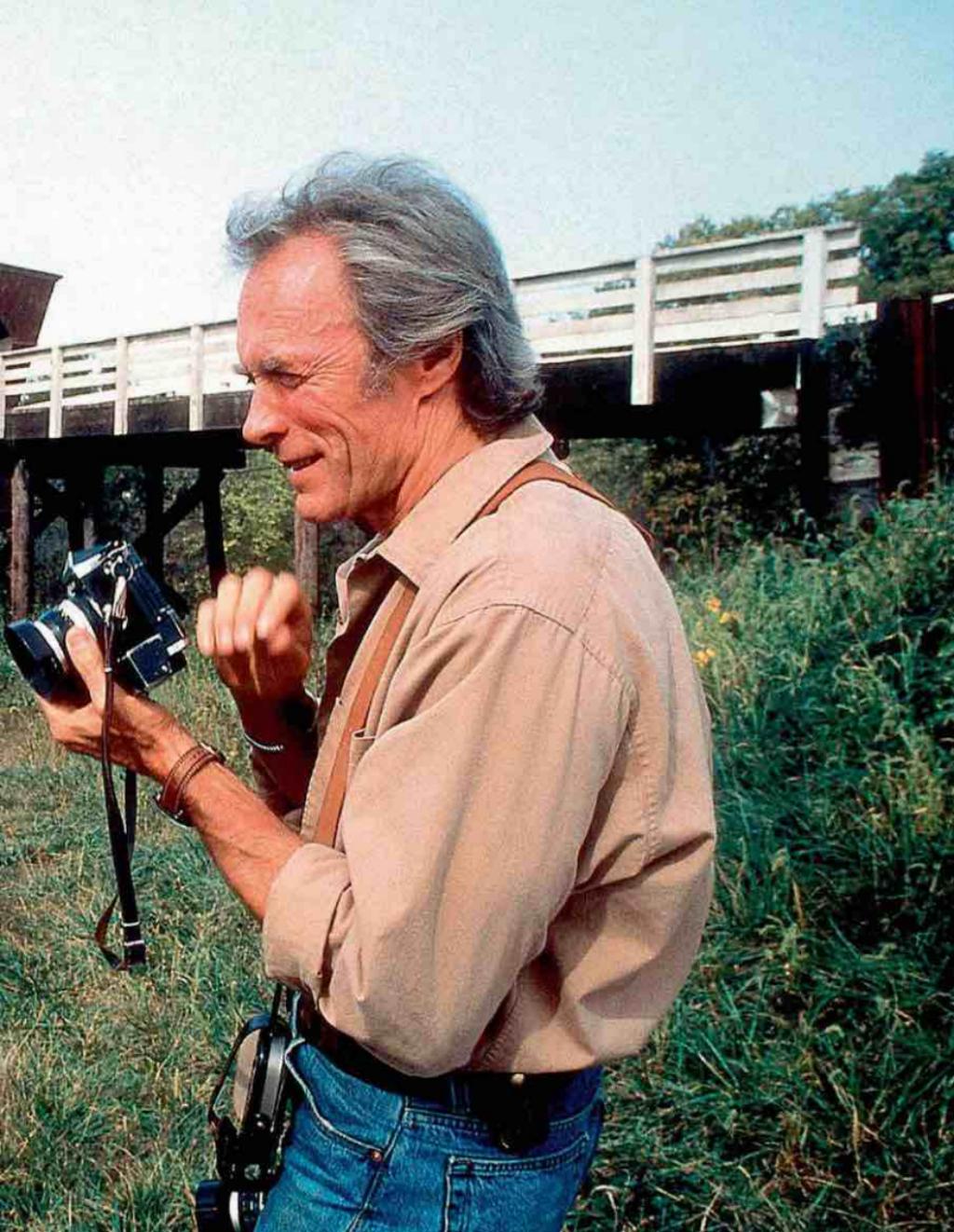
DÉJÀ ACTEUR  
AUTODIDACTE,  
C'EST SUR LES  
PLATEAUX QU'IL  
APPREND LA  
RÉALISATION

En 1968, sur le tournage d'*« Un shérif à New York »*, de Don Siegel. Il y tient le rôle principal, tout en apprenant les ficelles de la mise en scène. De sa collaboration avec le réalisateur, il retiendra une leçon majeure : toujours s'entourer d'une équipe de haut vol.

## CE HÉROS IMPASSIBLE SIGNE UN GRAND FILM ROMANTIQUE

En 1995, dans le drame « Sur la route de Madison », la plus fine gâchette de l'Ouest nous touche en plein cœur. Clint y déploie sans retenue sa « sensibilité féminine », selon les mots de sa partenaire à l'écran. Une direction toute en délicatesse qui offrira à Meryl Streep une nomination à l'Oscar de la meilleure actrice.

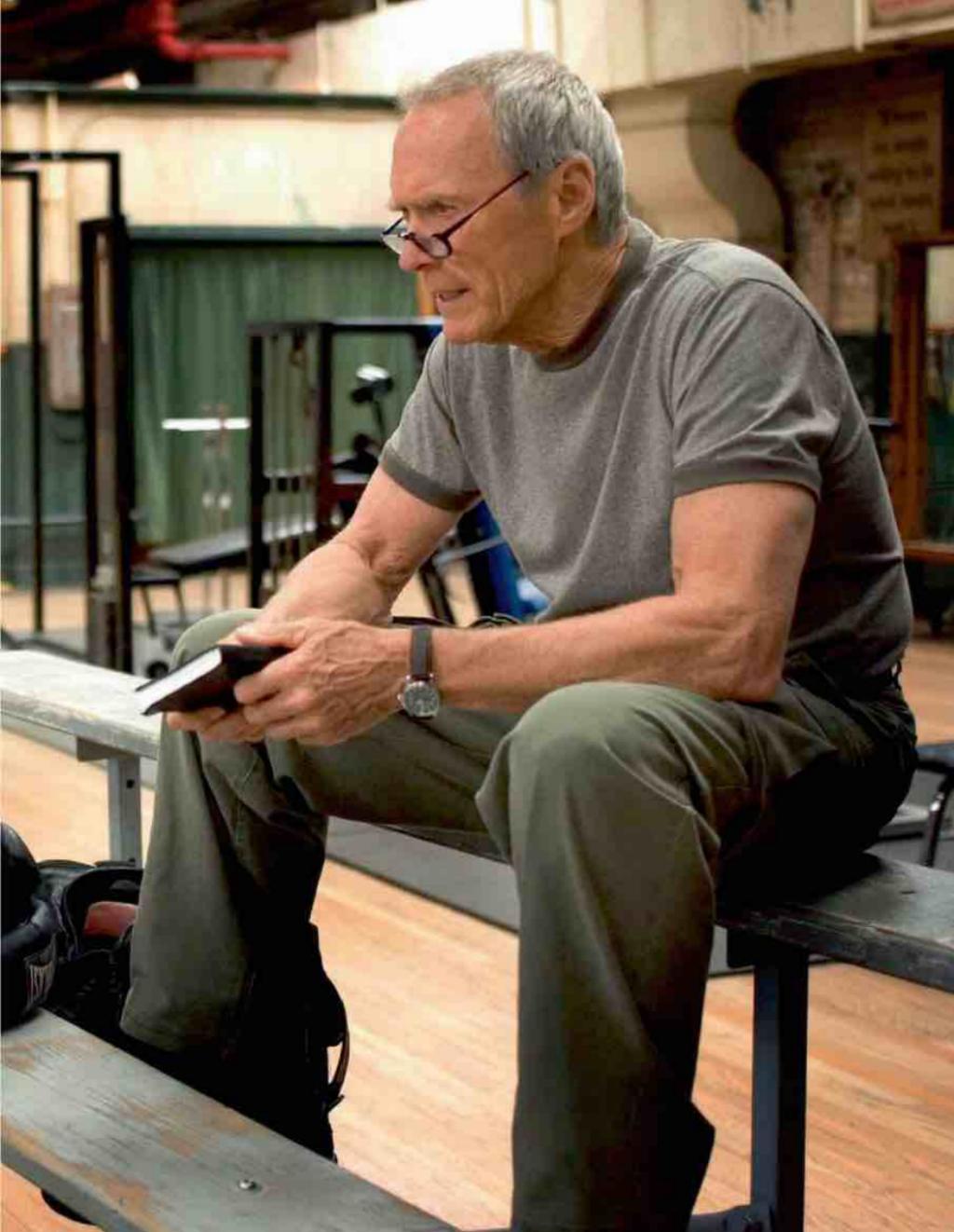


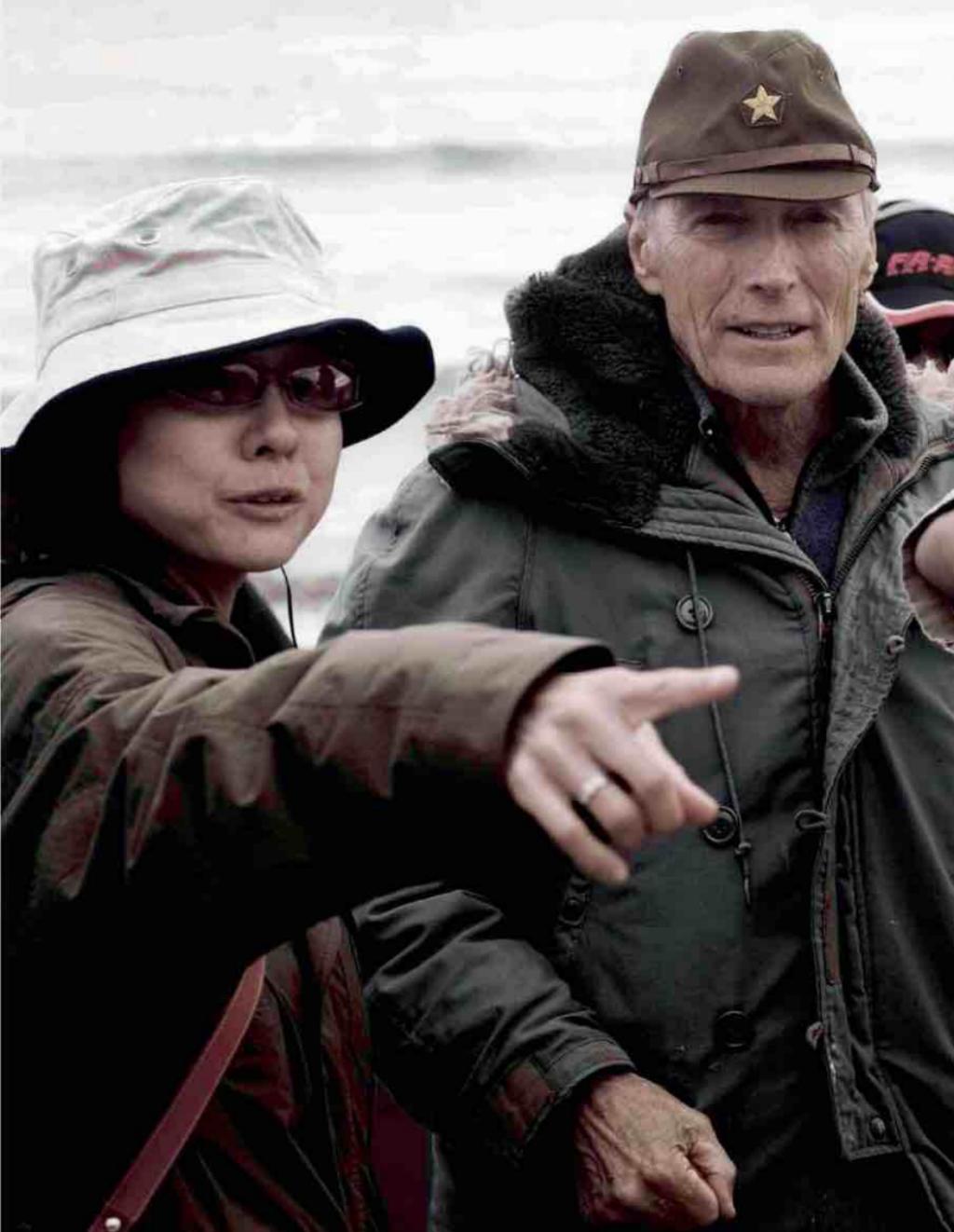


## QUATRE OSCARS AU BOUT DES GANTS

Pour « Million Dollar Baby », il se glisse dans la peau d'un entraîneur autrefois réputé qui prend sous son aile une boxeuse novice mais intrépide, jouée par Hilary Swank. Cette « histoire d'amour père-fille », selon Clint, est d'une poignante noirceur. Victoire par KO au box-office : 216 millions de dollars de recettes !









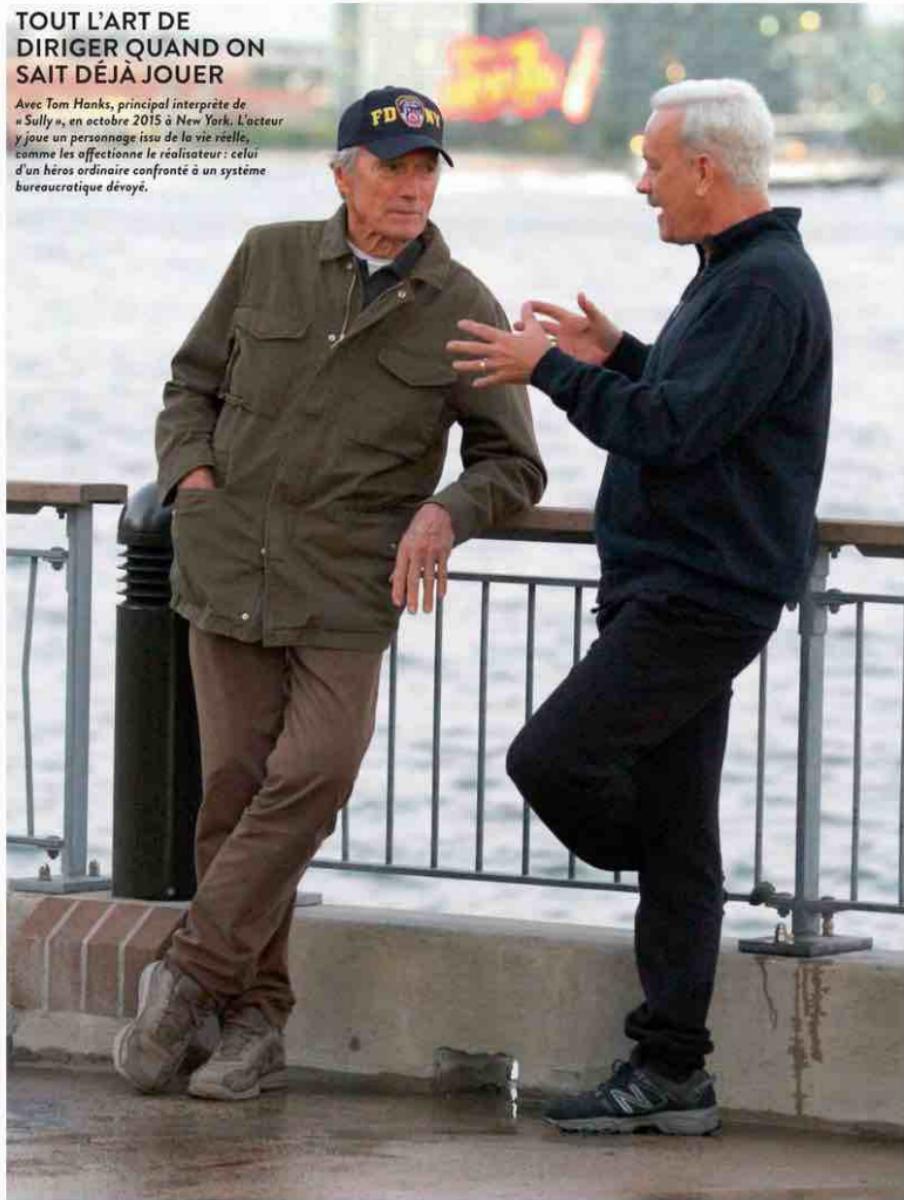
## IL SAIT FLATTER LES YANKEES D'UNE AMÉRIQUE HÉROÏQUE

En 2006, avec Ken Watanabe, tête d'affiche de « Lettres d'Iwo Jima », deuxième volet de son diptyque sur la Seconde Guerre mondiale. Il y reconstitue une des photos les plus iconiques du XX<sup>e</sup> siècle, celle, prise par Joe Rosenthal, des GI levant victorieusement la bannière étoilée sur l'île japonaise d'Iwo Jima.



## TOUT L'ART DE DIRIGER QUAND ON SAIT DÉJÀ JOUER

Avec Tom Hanks, principal interprète de « Sully », en octobre 2015 à New York. L'acteur y joue un personnage issu de la vie réelle, comme les affectionne le réalisateur : celui d'un héros ordinaire confronté à un système bureaucratique dévoyé.



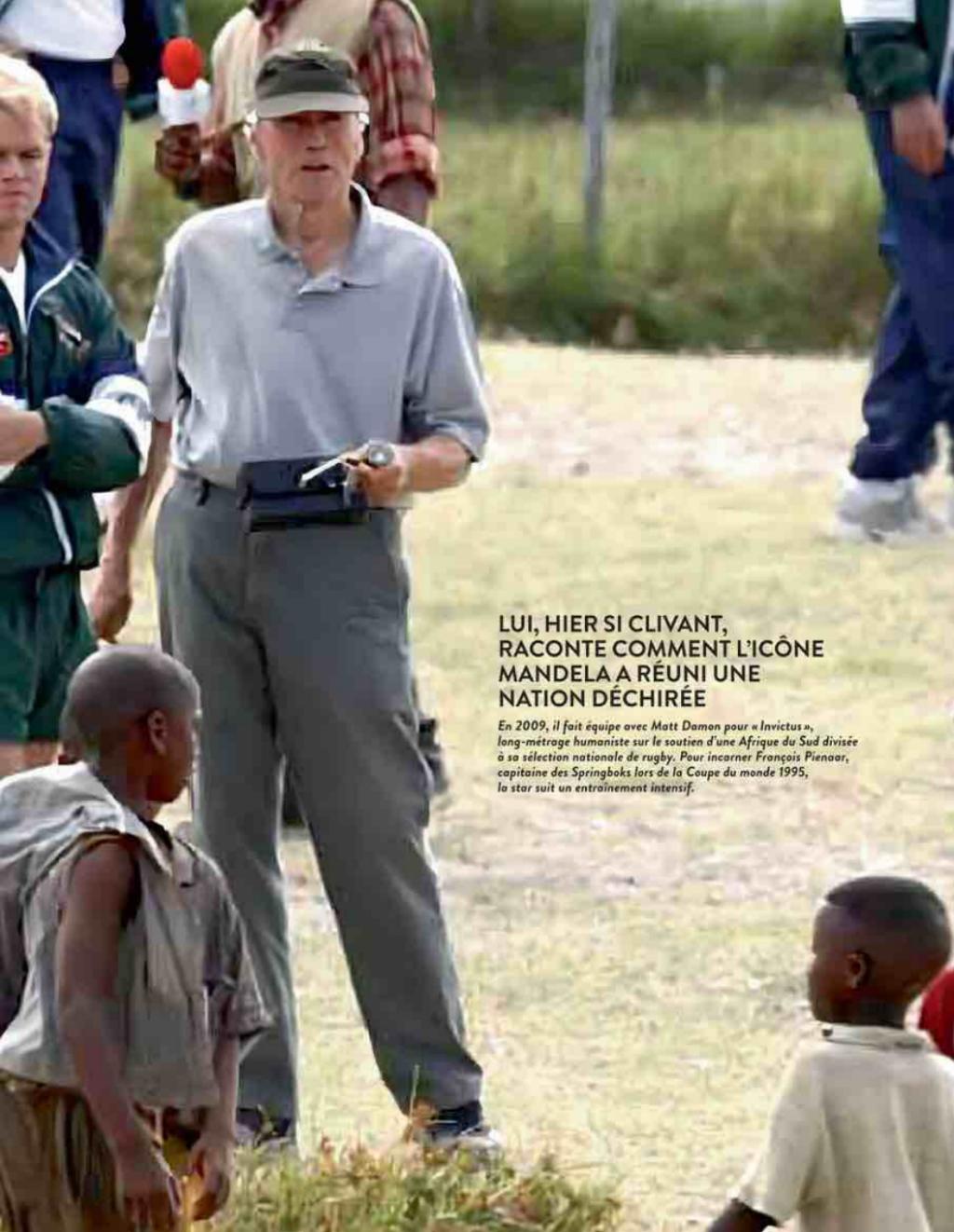


En 2002, aux côtés de Kevin Bacon et Laurence Fishburne, qu'il dirige dans le thriller «Mystic River». Une adaptation du roman de Dennis Lehane, dont Eastwood compose également la bande originale en intégralité. Une première.

Les secrets de la « patte » Eastwood : un respect scrupuleux du planning et du budget, un nombre de prises minimal et peu de consignes à ses acteurs. Ici avec Eduardo Minett et Natalia Tovar, sur le tournage de « Cry Macho », en 2020.







**LUI, HIER SI CLIVANT,  
RACONTE COMMENT L'ICÔNE  
MANDELA A RÉUNI UNE  
NATION DÉCHIRÉE**

*En 2009, il fait équipe avec Matt Damon pour « Invictus », long-métrage humaniste sur le soutien d'une Afrique du Sud divisée à sa sélection nationale de rugby. Pour incarner François Pienaar, capitaine des Springboks lors de la Coupe du monde 1995, la star suit un entraînement intensif.*

# « JE NE VOULAISS PAS FAIRE DE MANDELA UN SAINT. IL FALLAIT AUSSI MONTRER LE POLITICIEN RETORS »

INTERVIEW ROMAIN CLERGEAT

**E**n 1994, l'Afrique du Sud tourne une page majeure de son histoire avec l'élection de Nelson Mandela à la présidence du pays, marquant la fin officielle de l'apartheid. Face à une nation profondément divisée, le nouveau président comprend qu'il lui faut un projet fédérateur pour réconcilier les Sud-Africains noirs et blancs. C'est dans ce contexte qu'il va saisir une opportunité unique : la Coupe du monde de rugby, en 1995, organisée pour la première fois en Afrique du Sud.

Le film «Invictus», réalisé par Clint Eastwood en 2009, retrace cette période charnière à travers le prisme du sport. Morgan Freeman y incarne Nelson Mandela, tandis que Matt Damon prête ses traits à François Pienaar, le capitaine des Springboks, l'équipe nationale de rugby. Le titre du film fait référence au poème victorien «Invictus», de William Ernest Henley, qui a profondément inspiré Mandela durant ses vingt-sept années d'emprisonnement. L'histoire se concentre sur la stratégie de Mandela, qui voit dans le rugby – sport traditionnellement associé à la minorité blanche – un vecteur potentiel d'unité nationale. Contre l'avis de nombreux conseillers qui souhaitaient démanteler les Springboks, symbole de l'apartheid, Nelson Mandela choisit de les soutenir. Il établit une relation particulière avec Pienaar, comprenant que la transformation des Springboks en équipe véritablement nationale pourrait catalyser le changement social.

Le film dépint avec finesse les défis quotidiens : la méfiance mutuelle des communautés, les réticences de l'entourage présidentiel, les tensions au sein même de l'équipe de rugby... Mais montre comment le sport peut transcender les clivages politiques et raciaux, et permettre à une nation de dépasser ses divisions pour construire un avenir commun.

C'est Morgan Freeman, ami proche de Nelson Mandela, qui avait acquis les droits du livre «Playing the Enemy», de John Carlin, dès sa publication en 2008, convaincu que cette histoire devait être portée à l'écran. Mandela lui-même avait exprimé le souhait que Freeman l'incarne, ayant été impressionné par son travail dans «Les évadés».

Matt Damon s'est particulièrement investi dans son rôle, s'entraînant intensivement avec l'équipe des Springboks et apprenant à parler avec l'accent afrikaner, grâce à un coach linguistique.

Pas habitué à ce genre de film, Clint Eastwood livre ici un biopic, souvent poignant, qui dépasse le simple cadre du sport pour explorer les mécanismes complexes de la réconciliation nationale et celui d'un leadership visionnaire.

**Paris Match. Pourquoi Morgan Freeman était-il l'acteur idéal pour incarner Nelson Mandela ?**

**C**lint Eastwood. C'est Mandela lui-même qui, le premier, avait mentionné son nom, à l'époque où il était question de porter à l'écran son auto-biographie, «Un long chemin vers la liberté». Morgan a l'avantage de le connaître depuis longtemps et d'avoir passé pas mal de temps en sa compagnie. Ses manières lui sont très familières : la démarche, la façon de s'exprimer. Il sait quelle jambe a de l'arthrite, le fait qu'il se serve moins de son bras gauche. Il était donc très préparé. Alors que moi, j'avais dû me familiariser en visionnant des vidéos et documentaires. Très vite, nous sommes tombés d'accord pour qu'il ne se contente pas d'une simple imitation. Et surtout, je tenais à éviter l'hagiographie. Je ne voulais pas en faire un saint. Il fallait aussi montrer le politicien retors, prenant les risques d'un pari audacieux afin d'unir son peuple, lors de la Coupe du monde de rugby de 1995.

**Auriez-vous pu tourner le film avec un autre acteur ?**

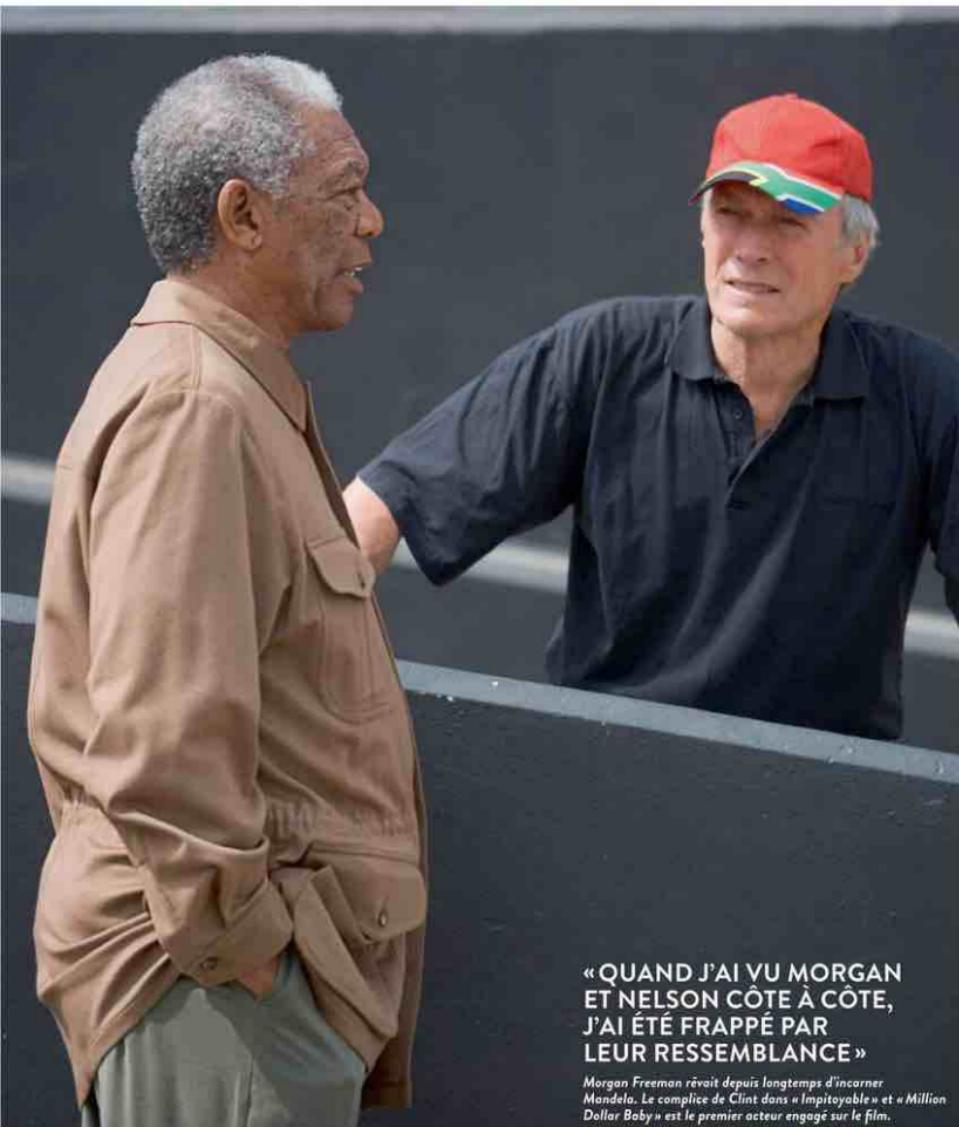
**N**on. D'abord parce que c'est Morgan qui m'a donné à lire le scénario d'«Invictus» et m'a demandé d'en assurer la mise en scène. Après avoir accepté, il m'aurait donc été difficile de lui dire : «Écoute, Morgan, c'est une superbe histoire, mais laisse-moi refléchir pour trouver l'acteur idéal !» Morgan est non seulement un ami, mais aussi un acteur brillant. Personne d'autre que lui n'aurait pu mieux capturer l'essence et l'âme de Nelson Mandela et le jouer avec autant de retenue, de classe et de dignité. J'ai eu une chance énorme sur ce plan.

**Vous souvenez-vous de votre première rencontre avec Nelson Mandela ?**

**B**ien sûr. C'était en avril dernier, lors de la soirée d'inauguration de l'hôtel One & Only de Sol Kerzner, au Cap. Le tournage en était à la troisième semaine. Ce n'était pas en tête à tête. Ça n'a pas duré très longtemps et je ne lui ai pas demandé ce qu'il pensait du fait que je réalise un film sur cette période de sa vie. Je me suis contenté du plaisir de me trouver en sa compagnie. Morgan était présent et, à les voir côté à côté, j'ai été soudain frappé par leur ressemblance, certaines similarités troublantes. Ils sont à peu près de la même taille, même si Mandela se tient un peu plus droit qu'autrefois. Mais, à 91 ans, il n'a rien perdu de son magnétisme exceptionnel.

**Nelson Mandela a-t-il vu «Invictus» ?**

**P**as encore. Mais Morgan se rend en Afrique du Sud dans une quinzaine de jours pour lui montrer le film. ■



« QUAND J'AI VU MORGAN  
ET NELSON CÔTE À CÔTE,  
J'AI ÉTÉ FRAPPÉ PAR  
LEUR RESSEMBLANCE »

*Morgan Freeman rêvait depuis longtemps d'incarner Mandela. Le complice de Clint dans « L'impitoyable » et « Million Dollar Baby » est le premier acteur engagé sur le film.*

# MONSIEUR LE MAIRE

Sans doute son rôle le plus inattendu. Mais celui-ci n'est pas de composition. En avril 1986, Clint Eastwood est élu à la tête de sa ville de Carmel-by-the-Sea (Californie), 4 200 habitants. Maire sans étiquette, la star est pourtant un républicain dans l'âme, une rareté à Hollywood. D'Eisenhower à Trump, il soutient tous les candidats conservateurs à la présidentielle (excepté en 2020). Ses valeurs politiques sont à l'image de celles des héros de sa filmographie: individualistes, libertariennes... avec toujours une même méfiance vis-à-vis du pouvoir. Après un mandat de deux ans, l'acteur ne se représente pas. Comme il l'avait promis.





À CARMEL, IL APPLIQUE  
LE BON SENS DE  
SES PERSONNAGES.  
SANS IDÉOLOGIE

*Dans son modeste bureau de premier magistrat de la ville, en février 1987. Pour ses fonctions, il touche 200 dollars par mois, qu'il reverse au Youth Center de Carmel.*

Photo BENOIT GYSEMBERGH

# « À CAUSE DE "DIRTY HARRY", ON M'A DÉPEINT COMME UN FACHO. JE LE PRENDS COMME UN COMPLIMENT. CELA PROUVE QUE JE SUIS UN ACTEUR CONVAINCANT »

INTERVIEW DANY JUCAUD

**Paris Match.** Malgré votre apparente nonchalance, vous semblez, vous aussi, courir après le temps. Vous arrive-t-il de vous demander : "Pourquoi je fais tout ça ?"

**C Clint Eastwood.** Bien sûr ! Jeune, j'étais très ambitieux. J'acceptais tout ce qu'on me proposait, de peur que quelque chose ne m'échappe. Cela me rassurait. Aujourd'hui, j'essaie d'être plus sélectif. Je ne fais que ce qui me tient à cœur. Je suis moins égoïste. J'ai envie de faire des choses pour les autres. C'est pour cela que je fais de la politique. Mais peut-être qu'un jour, comme Highway [son personnage dans "Le maître de guerre", NDLR], je me dirai : "Qu'est-ce que j'ai fait de ma vie ? Je ne l'ai pas vue passer."

**Que manque-t-il aux acteurs pour qu'ils aient tous, à un moment ou à un autre, envie de faire de la politique ?**

Un jour, leur célébrité ne leur suffit plus. Ils ont envie de s'exprimer. Ils ont déjà l'audience. C'est tentant. [Il sourit.]

**Faut-il être un bon acteur pour être un bon politicien ?**

Tous les politiciens ne sont malheureusement pas de bons acteurs. Mais ils sont tous cabotins. Ils ont ça dans le ventre. Ce sont des acteurs frustrés.

**Dépuis un an, vous êtes le maire de Carmel. À votre avis, qu'est-ce qui est le plus utile en politique, le bon sens ou l'intelligence ?**

Pour communiquer avec les gens, il ne faut pas nécessairement être une encyclopédie politique ambulante. Je suis persuadé, par expérience, que le bon sens prime sur l'intelligence.

**Quelle est la plus grande difficulté que vous avez rencontrée ?**

Chacun a son idée sur tout. Cela ne me facilite pas les choses. Une ville se gère comme une entreprise. Je crois qu'une de mes plus grandes qualités est de toujours m'en tenir aux décisions que j'ai prises. Tout est question d'efficacité et d'organisation. Il faut avant tout être un bon vendeur.

**L'êtes-vous ?**

Je ne me débrouille pas trop mal.

**On vous a souvent dépeint comme un facho.**

C'est faux. Cela vient, sans aucun doute, du personnage de "Dirty Harry". Je le prends comme un compliment. Cela prouve que je suis un acteur convaincant.

**Quelle est votre étiquette politique ?**

Je suis un parfait Californien : modéré, individualiste, libéral. Je crois aux droits des citoyens. Je ne suis conservateur que lorsque je gère l'argent des autres.

**Avez-vous d'autres ambitions politiques ?**

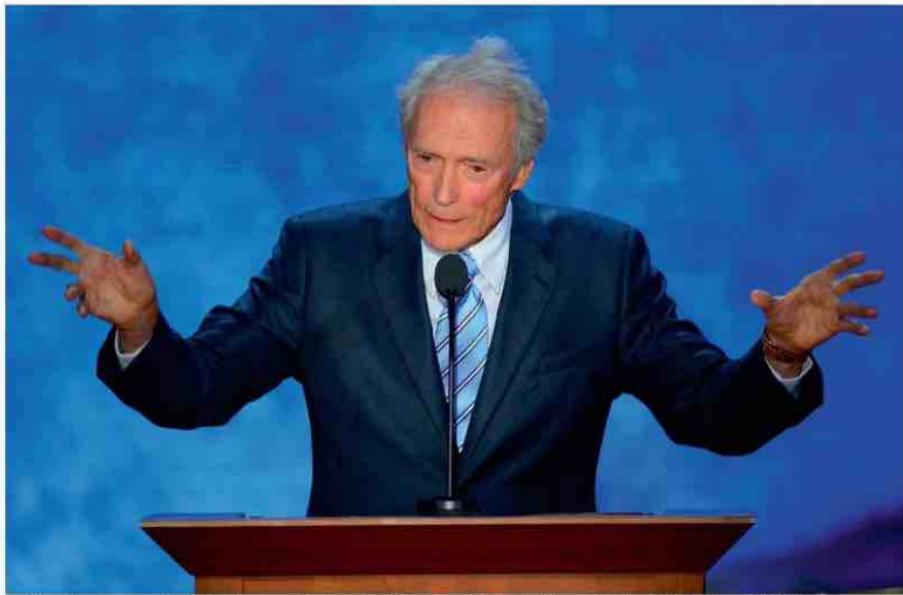
Aucune.

**Quelle serait votre attitude sur l'affaire des otages au Liban ?**

La fermeté. Ne céder sous aucun prétexte. Si vous allez au Liban, c'est à vos risques et périls. On ne peut pas mettre toute une nation en danger pour un seul individu.

**Quelle est votre plus grande frayeur ?**

La bêtise. Le pouvoir aux mains d'un médiocre qui pourrait appuyer sur le bouton.



Invité vedette de la convention républicaine, en soutien du candidat à la Maison-Blanche Mitt Romney. Le 30 août 2012, à Tampa (Floride).

**Croyez-vous au risque d'une guerre atomique ?**

Non. Au contraire, je pense que son éventualité permet d'éviter les conflits. Du moins, je l'espère.

**Quels grands personnages politiques admirez-vous le plus ?**

De Gaulle, Churchill.

**Vous n'êtes pas très bavard de nature. Parce que vous dites tout dans vos films ou parce que vous n'avez rien à dire ?**

[Il sourit.] Tout dépend de mon humeur. Mais c'est vrai, j'ai plutôt tendance à rester silencieux. Ce que je préfère par-dessus tout, c'est m'asseoir seul à une terrasse de bistrot et regarder les

gens. C'est important pour un acteur. Malheureusement, ce sont les autres qui m'observent.

**Quand vous pensez au chemin que vous avez parcouru, vous dites-vous parfois : "Pourquoi moi ?"**

[Il éclate de rire.] J'y pense. Je me dis souvent : "Comment moi, un môme de l'Oklahoma, en suis-je arrivé là ?" Mais je ne connais pas la réponse. J'ai de merveilleux souvenirs. Pourtant, je ne retournerais pour rien au monde en arrière. La réussite est une combinaison de chance et de beaucoup de travail. Dans la vie, tout est une question de "timing". Disons que je suis né à la bonne place, au bon moment. ■

**En juillet 1987, dans le Bureau ovale. Rencontre avec Ronald Reagan, dont il a soutenu la campagne présidentielle en 1980 et en 1984.**



**Clint Eastwood reçoit la distinction du Kennedy Center des mains du président Bill Clinton, le 3 décembre 2000, à Washington.**



# PASSIONS INTIMES

Au piano à tour de rôle avec son fils Kyle, dans son ranch californien, en 2020. Ils ont co-signé plusieurs musiques de films, notamment pour «Mystic River» et «Million Dollar Baby».

Photo : SÉBASTIEN MICKE



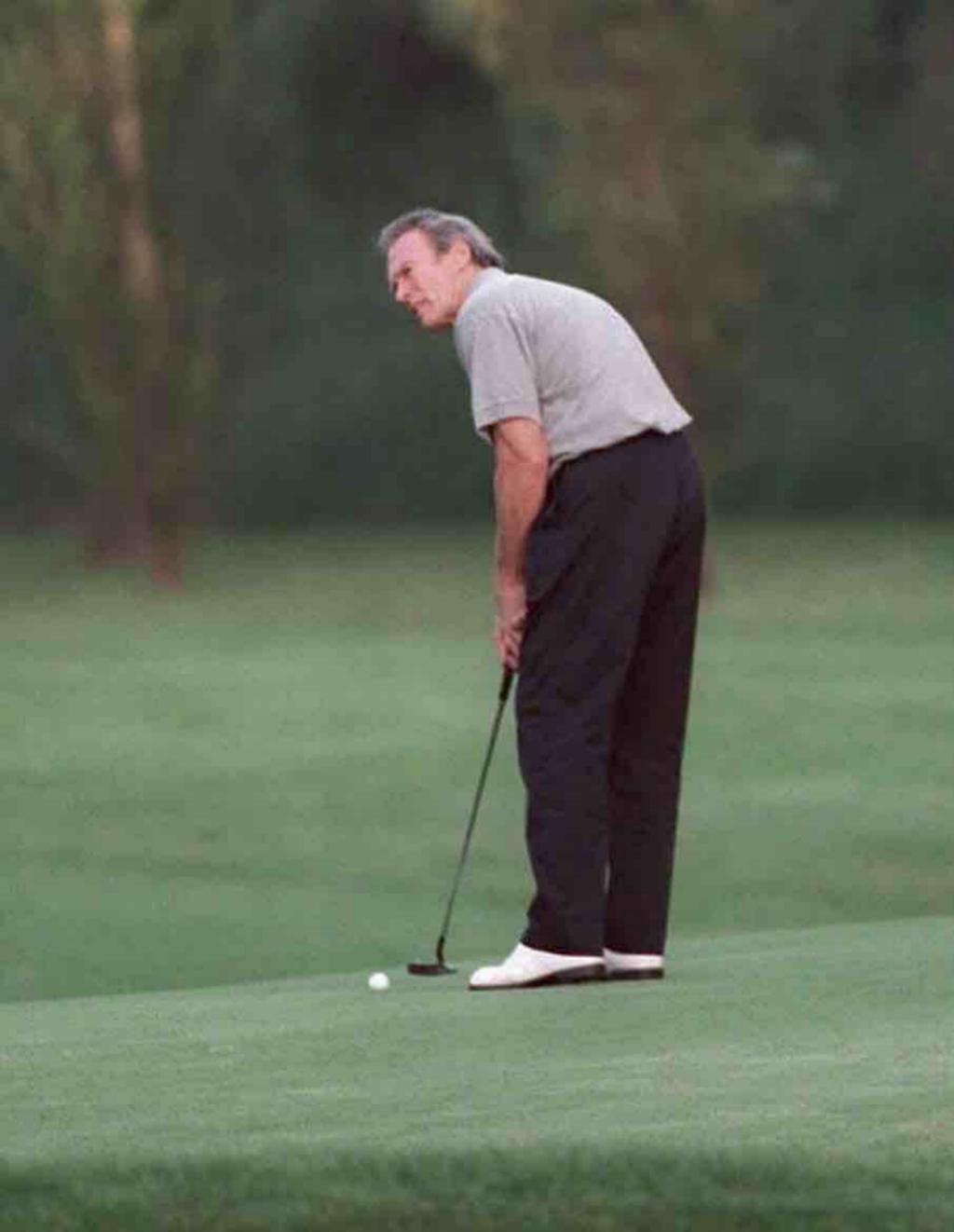


Quatre décennies qu'ils partagent l'amour du jazz. En devenant contrebassiste, Kyle a réalisé le vieux rêve de son père. Adolescent, Clint apprenait le piano et se faufilait dans les clubs d'Oakland pour voir jouer Lester Young, Coleman Hawkins ou Charlie Parker, dont il réalisera plus tard le biopic, « Bird ». La musique occupe une place majeure dans son œuvre (il a composé la partition d'une dizaine de ses films), et le swing aura bercé toute sa vie. Y compris sur les greens de golf, son autre violon d'Ingres.



## IL AURAIT AIMÉ ÊTRE MUSICIEN

*En 1978, c'est sur les genoux de son père que Kyle, 10 ans, découvrait le piano.*





L'AMOUR DU GOLF  
MAIS LE CADDY RESTE  
DE LA FAMILLE

*Pause sportive sur le green de Cannes-Mougins, alors qu'il officie comme président du jury du Festival, en mai 1994.*

*Sa compagne, Frances, le suit avec leur fille, Francesca, sur le dos. À distance, pour ne pas perturber sa concentration.*

EN 1988, AU FESTIVAL DE CANNES, FOREST WHITAKER EST PRIMÉ POUR SON INTERPRÉTATION DE CHARLIE PARKER DANS «BIRD». LE RÉALISATEUR, CLINT EASTWOOD, S'EST CONFIE À SON AMOUR DE LA MUSIQUE NOIRE AMÉRICAINE  
PARU DANS PARIS MATCH N°2036 DU 3 JUIN 1988

# « LES AMÉRICAINS N'ONT DONNÉ NAISSANCE QU'À DEUX FORMES D'EXPRESSION VRAIMENT ORIGINALES : LE WESTERN ET LE JAZZ »

INTERVIEW HENRY-JEAN SERVAT

**Paris Match.** Il paraît que l'histoire de Charlie Parker vous tenait à cœur depuis au moins huit ans, c'est vrai ?

**Clint Eastwood.** Effectivement, car il y a un scénario qui courrait les meilleurs cinématographiques depuis ce temps-là. Il était très bien et je voulais le faire. J'ai demandé à la Warner de s'en occuper, ce scénario étant, à l'époque, chez Columbia.

**On dit aussi que cela vous a été accordé en échange d'un nouvel épisode de «L'Inspecteur Harry» que vous tourneriez pour eux...**

C'est complètement faux. On ne m'a rien imposé du tout. Mais il est vrai que cette histoire de Charlie Parker, je rêvais de la tourner depuis toujours, car le jazz est ma passion.

**Vous en écoutez, mais est-ce que vous en jouez ?**

J'en jouais ! Je m'étais mis au piano, puis au bugle, un instrument qui ressemble à la trompette, et enfin au cornet. À 15 ans, je jouais du blues dans une boîte de nuit d'Oakland, l'«Omar Club». Je ne touchais pas un centime de salaire, mais j'étais rétribué en repas, en bières et j'empochais des

pourboires. Théoriquement, je n'aurais pas eu le droit de le faire, car j'étais mineur, mais je trichais sur mon âge ! En ce temps-là, il y a beaucoup de choses qu'on faisait dans la baie de San Francisco. Et c'est au milieu de cette ambiance que j'ai découvert la musique de Charlie Parker... qui m'a totalement subjugué.

**Quarante ans après vos débuts de musicien, est-ce que vous jouez toujours du jazz ?**

Non. À l'époque, j'avais laissé tomber. Je ne saurais exactement dire pourquoi, mais, aujourd'hui, je le regrette. J'aurais dû continuer !

**L'intérêt que vous éprouvez pour Charlie Parker et le jazz semble toucher plus profond, et va bien au-delà d'une simple passion.**

Je suis intimement persuadé que les Américains, tout au long de leur histoire, n'ont donné naissance qu'à deux formes d'expression vraiment originales qui sont le western et le jazz. Parfois, ils les traitent par-dessus la jambe. Ce qui est ridicule, car elles font partie intégrante du paysage et elles nous renvoient à nos racines et à notre passé.



Face à Forest Whitaker sur le tournage de «Bird». Pour la bande-son, Clint Eastwood a choisi de conserver les solos d'origine de Charlie Parker, avec une nouvelle orchestration signée Lennie Niehaus, compositeur fétiche du réalisateur.



Dans les films que vous dirigez, vous vous intéressez beaucoup aux marginaux, aux oubliés de la société, alors que vous n'interprétez pas ce type de rôle sous la direction d'autres réalisateurs.

C'est vrai. Les personnages déglingués m'intéressent énormément.

Il y a même une rupture évidente. D'un côté, les déglingués, les drogués, les épaves, les déboussolés,

que vous mettez en scène et, d'un autre côté, les fachos que vous vous plaisez à incarner avec une vérité confondante.

Si je suis convaincant lorsque j'incarne l'inspecteur Harry, c'est que je suis bon acteur. J'ai d'ailleurs tourné un nouvel épisode de ses aventures à San Francisco, en février et mars derniers, "La dernière cible". Harry, pour moi, est un homme amer, un salopard qui, en fait, ne fait que se révolter contre des lois qu'il

considère comme trop souples, et je crois que ce rôle est celui que je tiens le mieux. À l'écran. Pas dans la vie !

Ce pourrait être un programme politique qui fonctionnerait bien que de réunir deux groupes sociaux opposés. Ce serait un bon plan, si vous vouliez vous remettre à la pêche aux voix...

Je n'ai pas de plan de cet ordre. Pas le moins.



# UNE STATUE DE LÉGENDE



Un Oscar dans chaque main, et c'est la deuxième fois que ça lui arrive ! Sa carrière aura été, d'un bout à l'autre, accompagnée d'une pluie de récompenses – près de 160, sans compter les nominations – et auréolée d'une reconnaissance unanime. Par son travail d'acteur, par son œuvre de cinéaste, mais aussi grâce à sa personnalité intègre et attachante, le grand Clint séduit bien au-delà de Hollywood. Au fil des décennies, il s'est imposé, sans l'avoir voulu, comme un ambassadeur de l'Amérique dans ce qu'elle a de meilleur.

## LE VISAGE DE L'OSCAR SE CONFOND AVEC SES PROPRIES TRAITS

Entouré de Dustin Hoffman et Barbra Streisand, lors de la 77<sup>e</sup> cérémonie des Oscars, à Los Angeles, en 2005. Il vient de remporter deux statuettes pour « *Million Dollar Baby* » : meilleur film et meilleur réalisateur.

## LE COMPLICE NATUREL DES ICÔNES DU SHOWBIZ

Avec Sammy Davis Jr., dont il est venu admirer la performance au Sands Hotel, à Las Vegas, en novembre 1959. L'acteur vient alors de se faire un nom à la télévision en incarnant le cow-boy Rowdy Yates dans la série « Rawhide ».





*Quand l'inspecteur Harry rencontre Luke la main froide, Clint Eastwood et Paul Newman à Tucson, en 1972. Le hasard a voulu que les deux stars soient en tournage au même moment dans cette ville de l'Arizona.*

Photo TERRY O'NEILL



## LE TOURBILLON DE LA VALSE DE SES ADMIRATEURS

Ci-dessus : moment de grâce avec la princesse Diana, tandis que Tom Selleck danse avec la première dame des États-Unis, Nancy Reagan. Lors d'une soirée à la Maison-Blanche, en l'honneur du prince Charles (à g.) et de son épouse, en 1985.

À g. : auprès de Michael Douglas et de Juliette Binoche, qui préside la 23<sup>e</sup> cérémonie des César, en 1998.

À dr. : au palais de l'Élysée, où il vient de recevoir les insignes de commandeur de la Légion d'honneur des mains de Nicolas Sarkozy, en novembre 2009.

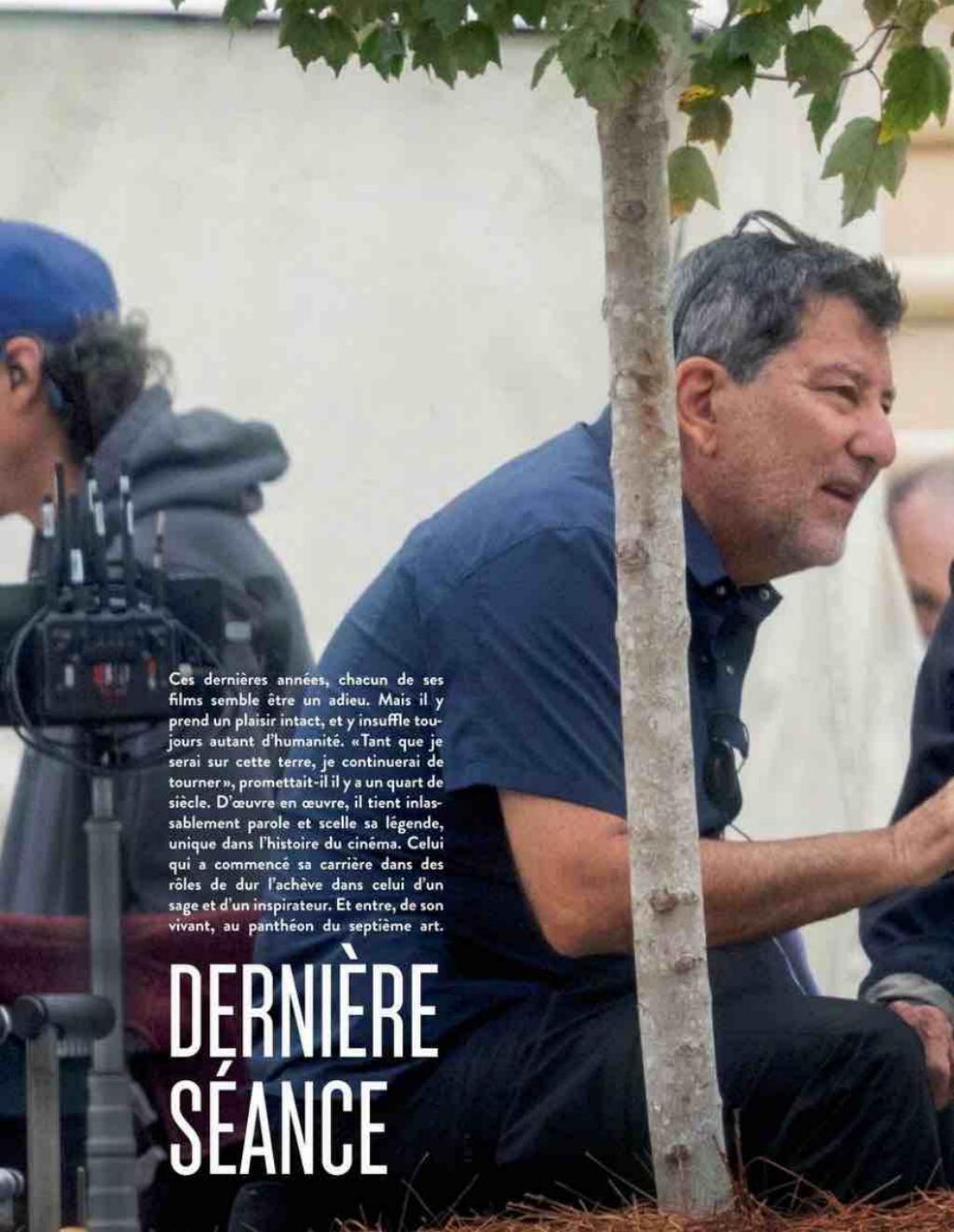


Président du jury du  
Festival de Cannes 1994,  
avec Catherine Deneuve.



Aux côtés d'une autre icône, Johnny Hallyday, après s'être vu remettre un César d'honneur par Jean-Luc Godard, à Paris, en février 1998.



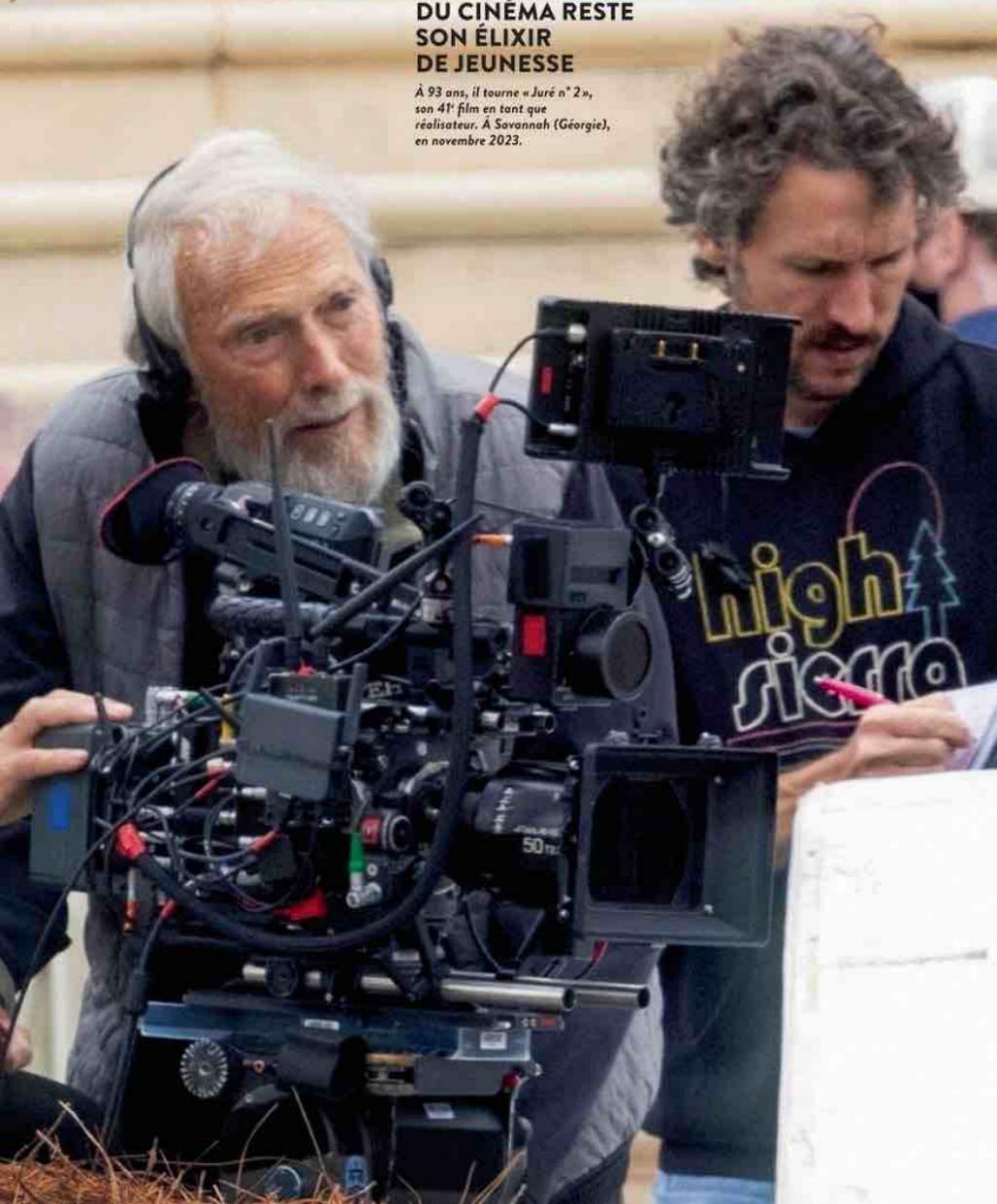
A black and white photograph showing a film crew from behind, operating a large professional camera on a tripod. In the foreground, a man with dark hair and a beard, wearing a dark polo shirt, sits on the ground next to a young tree. He is looking off to his right. The background is a plain, light-colored wall.

Ces dernières années, chacun de ses films semble être un adieu. Mais il y prend un plaisir intact, et y insuffle toujours autant d'humanité. «Tant que je serai sur cette terre, je continuerai de tourner», promettait-il il y a un quart de siècle. D'œuvre en œuvre, il tient inlassablement parole et scelle sa légende, unique dans l'histoire du cinéma. Celui qui a commencé sa carrière dans des rôles de dur l'achève dans celui d'un sage et d'un inspirateur. Et entre, de son vivant, au panthéon du septième art.

# DERNIÈRE SÉANCE

**SON AMOUR  
DU CINÉMA RESTE  
SON ÉLIXIR  
DE JEUNESSE**

À 93 ans, il tourne « Juré n° 2 »,  
son 41<sup>e</sup> film en tant que  
réalisateur. À Savannah (Géorgie),  
en novembre 2023.



APRÈS PLUS DE CINQUANTE ANS DE CARRIÈRE DERRIÈRE LA CAMÉRA, « JURÉ N°2 », SON DERNIER FILM EN TANT QUE RÉALISATEUR, MET EN SCÈNE NICHOLAS HOULT ET TONI COLLETTE DANS UN DRAME JUDICIAIRE TENDU PARU DANS PARIS MATCH N° 3893 DU 14 DÉCEMBRE 2023

# LE CRÉPUSCULE D'UN DIEU

PAR CHRISTOPHE CARRIÈRE

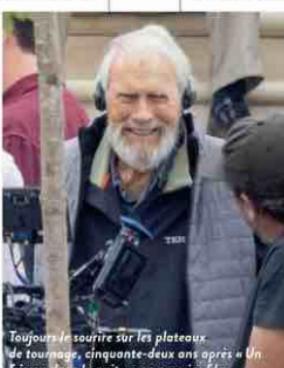
**L**i y a les cinéastes qui jurent mettre fin à leur carrière mais qui n'arrivent pas, ceux qui feraient bien d'y songer, et puis il y a Clint, Oui, Clint Eastwood. De quel autre Clint pourraient-on parler ? Certes, il y eut Clint Walker, dont l'heure de gloire fut d'être le héros de la série « Cheyenne » dans les années 1950-1960, ainsi qu'un des « Douze salopards » de Robert Aldrich. Mais il est depuis longtemps tombé dans l'oubli. Non, il n'y a qu'un seul Clint dans la culture populaire.

À 93 ans, du haut de son 1,93 mètre, il se porte comme un charme. Assez en tout cas pour mettre en scène « Juré n° 2 », son 42<sup>e</sup> long-métrage – 41<sup>s</sup> si on ne compte pas « La corde raide » qu'il n'a pas signé, même si les fans savent qu'il a fait tout le boulot. Eastwood ne lâche pas la rampe et n'en a jamais eu l'intention, n'en déphasse aux Cassandre qui voyaient dans son précédent film, « Cry Macho », un adieu, la conclusion d'une trilogie (avec « Gran Torino » et « La mule ») en même temps que la fin d'une carrière jalonnée par 162 trophées dont deux Oscars du meilleur réalisateur (pour « Impitoyable » et « Million Dollar Baby »).

**C**lint reste un gagnant. Un battant. Le dernier des géants. « Je n'ai pas l'intention d'arrêter », avait-il pourtant annoncé dès la sortie de « Cry Macho ». Gros souffle de soulagement chez les exégètes qui trouvaient ce film très en dessous de ce dont est capable le bonhomme. Les mêmes assurent, dans la revue « The Hollywood Reporter », que le nonagénaire s'est lancé dans « Juré n° 2 » pour « pouvoir partir la tête haute vers le soleil couchant ». On ne prête qu'aux vieux.

En réalité, voilà plus d'un an qu'Eastwood bataille pour porter à l'écran cette histoire d'un juré (Nicholas Hoult, ex de Jennifer Lawrence rencontré sur « X-Men. Le commencement ») face à un dilemme cornélien : participer à la condamnation d'un garçon qu'il sait innocent puisqu'il est lui-même l'auteur du crime. Ou se dénoncer. Petite parenthèse cinéphile que d'autres pinaiseurs ouvriront sans doute : la trame rappelle quelque peu un chef-d'œuvre méconnu de Georges Lautner, avec Bernard Blier dans le rôle-titre : « Le 7<sup>e</sup> juré » (1962).

C'e n'est pas la première fois qu'un synopsis en renvoie à un autre et octroyons à Eastwood un droit dont il a rarement bénéficié : la présomption d'innocence. Car oui, il a plus d'une fois été « jugé coupable » par des critiques, qui, s'ils avaient le pouvoir de vie et de mort sur les artistes, auraient envoyé celui-ci ad patres il y a déjà un demi-siècle ! En 1971, très exactement.



Toujours le sourire sur les plateaux de tournage, cinquante-deux ans après « Un frisson dans la nuit », son premier film.

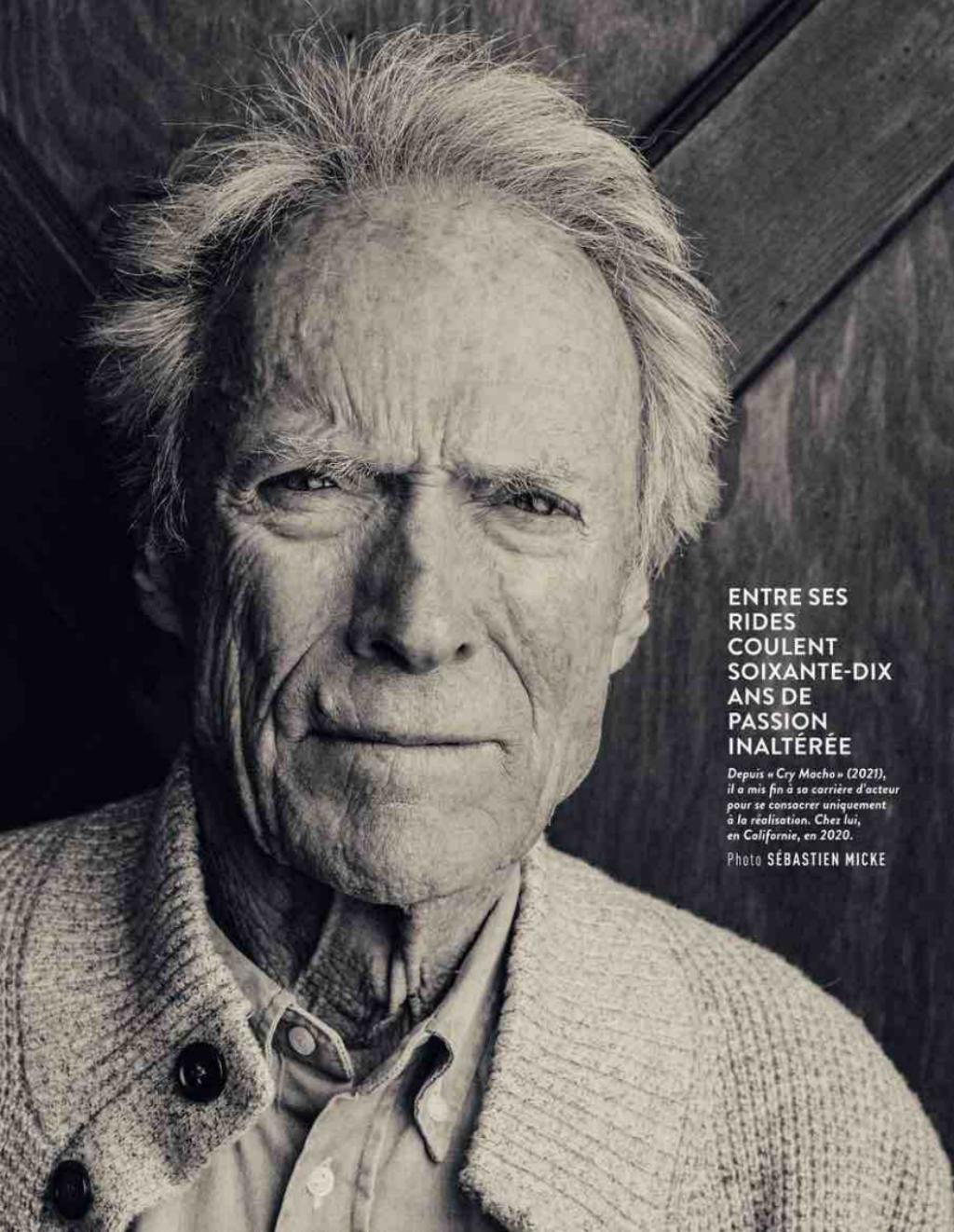
Parce qu'il incarne l'inspecteur Harry, dans le film éponyme de Don Siegel, un policier qui substitue à une justice impuissante son calibre 44 Magnum, Clint Eastwood est décrit comme un « réactionnaire », un « dangereux nihiliste »... Il pourra se défendre en précisant qu'il n'a signé ni le scénario ni la mise en scène. Sauf qu'en 1973, comme pour enfacer les clous de son cercueil, il réalise et joue « L'homme des hautes plaines », l'histoire d'un cowboy solitaire qui revient se venger d'une populace qui l'a lynché et laissé pour mort.

La critique française atteint le point Godwin : elle voit dans ce western « une apologie du fascisme », « un parfait héros nazi », « un « Mein Kampf » de l'Ouest » ! Pendez-le haut et court ! Aujourd'hui, le film est considéré comme un classique. Gare à qui en dirait du mal ! À l'exception de Pauline Kael, éminente critique américaine décédée en 2001, arbitre des élégances cinéphiles, qui ne lâcha jamais l'affaire : « Eastwood prive les films d'action dramatiques de leurs dernières prétentions à peindre des sentiments humains ; il les transforme en simples exhibitions de barbarie, sans âme, presque abstraite. »

Pas plus elle que les autres médias n'ont eu gain de cause. Au fil de ses films, de ses rôles et de sa vie, Eastwood a prouvé qu'il était aussi impitoyable qu'humaniste, aussi dur que romantique, aussi libertarien que tolérant. Il est, comme le résume le journaliste Éric Libiot dans « Clint et moi » (éd. J.C. Lattès) : « L'homme qu'on aimera flinguer pour mille raisons et qu'on applaudit pour une seule : parce que c'est lui. »

**E**n interview, il ne lâche pas grand-chose. Tout le contraire quand il est sur un plateau, aux dires de sa fille Alison, comédienne, qu'il a dirigée à plusieurs reprises : « C'est un vrai clown, il aime plaisanter et faire l'idiot. » Et c'est vrai qu'il a l'air de s'éclater sur le tournage de « Juré n° 2 », heureux de reprendre du service après trois mois d'arrêt pour cause de grève des acteurs.

Il est là, le vrai Clint Eastwood : serein, sûr de lui, entouré des mêmes techniciens depuis des décennies, se foutant éperdument des nos questionnements. « Je vivrai ma vie à mes conditions ou pas du tout », disait-il en 1982 dans « Honkytonk Man », un film introspectif qui fit basculer de son côté la majorité partie de ses contemporains. Plus récemment, dans Paris Match, il déclarait : « Je ne cultive pas les regrets. Je suis très fataliste. Je choisis de vivre intensément chaque jour, en me disant que c'est le premier jour du reste de ma vie. » En clair, l'heure de la retraite n'est pas près de sonner. ■



ENTRE SES RIDES  
COULENT  
SOIXANTE-DIX  
ANS DE  
PASSION  
INALTÉRÉE

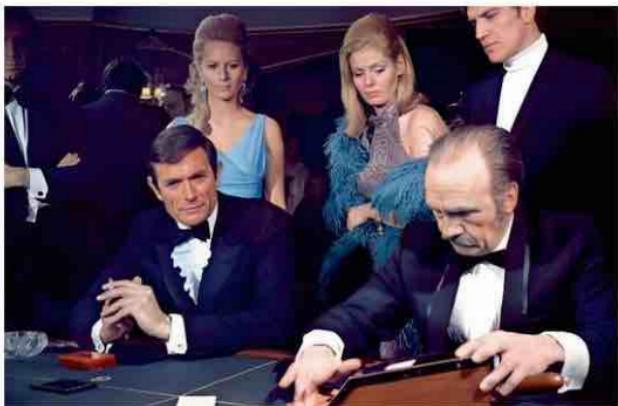
*Depuis « Cry Macho » (2021),  
il a mis fin à sa carrière d'acteur  
pour se consacrer uniquement  
à la réalisation. Chez lui,  
en Californie, en 2020.*

Photo SÉBASTIEN MICKE

PRENDRE LA RELÈVE DE SEAN CONNERY OU INCARNER UN SUPER-HÉROS? L'ICÔNE DU WESTERN S'EST TOUJOURS MÉFIEE DES PERSONNAGES TROP ÉLOIGNÉS DE SON ADN D'ACTEUR. MAIS GRÂCE À L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE, ON PEUT REFaire LES CASTINGS.

# CES GRANDS RÔLES QUE CLINT EASTWOOD A REFUSÉS

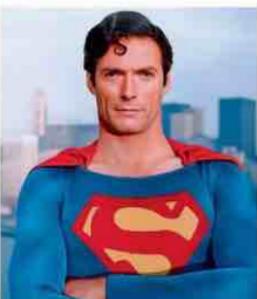
PAR JULIEN JOUANNEAU



JAMES BOND, EN 1969

## «ÇA ME PARAÎT INCORRECT»

Clint Eastwood est envisagé pour interpréter le célèbre espion, après que Sean Connery, en 1967, a annoncé abandonner le rôle. De quoi élargir la renommée de la star de westerns spaghetti... C'est son avocat, qui représente aussi Albert R. Broccoli, producteur de la franchise, qui le lui propose. «Il me confie que Broccoli aimera que j'incarne Bond, avec un cachet important, confessa-t-il au «Los Angeles Times» en 2010. Mais ce n'est pas mon trip, ce rôle appartient à Sean. Ça me paraît incorrect de le faire.» Après le refus d'Eastwood, James Bond sera joué par George Lazenby.



SUPERMAN, EN 1978

## «CE N'EST PAS POUR MOI!»

Clint en cape et slip rouges, collants bleus, à la place de l'inoubliable Christopher Reeve ? «Lorsque le projet commence à être sérieusement mis en œuvre, je leur dis : "Superman ? Non, non, ce n'est pas pour moi !" raconte-t-il au «Los Angeles Times». Je n'ai aucun problème avec ce personnage, mais j'ai toujours aimé ceux dans la réalité.» Pourtant, Clint a toujours voulu camper un super-héros de Marvel : Namor [le Prince des mers, protecteur d'Atlantis, NDLR], voilà celui que je préférerais, j'avais tous les comics quand j'étais gamin...»



JOHN McCLANE DANS «PIÈGE DE CRISTAL», EN 1988

## «JE NE COMPRENDS PAS L'HUMOUR»

Au début des années 1980, la star compte adapter «Nothing Lasts Forever», de Roderick Thorp : les péripéties d'un détective à la retraite qui rend visite à sa fille, dans un immeuble assiégié par des terroristes. Le projet se développe, sans lui. Mais il colle au personnage, alors les producteurs lui proposent le rôle. Refus. Le scénariste Jeff Stuart, interviewé par le site SlashFilm en 2022, tombe des nues : «Ironiquement, la réponse d'Eastwood a été : "Je ne comprends pas l'humour." Or il était l'un des rares à pouvoir dégainer les répliques de John McClane !»

CAPITAINE WILLARD DANS «APOCALYPSE NOW», EN 1976

## «JE SERAIS DEVENU FOU!»

Steve McQueen doit tenir le rôle, mais me recommande à Coppola, explique Eastwood à «Rolling Stone» en 1992. Steve veut, en fait, interpréter le colonel Kurtz, en deux semaines. Pour l'acteur qui jouera le capitaine Willard, le tournage aux Philippines dure six semaines, prévient Coppola. «Trop long ! Je viens d'acheter une maison, mes enfants sont très jeunes, poursuit Clint. Huit semaines, à la rigueur. En plus, je ne comprends pas la fin du scénario... Martin Sheen a eu une crise cardiaque, putain, ça aurait pu être Steve et moi ! J'ai découvert plus tard le documentaire "Au cœur des ténèbres", terriblement amusant. Francis est sympa, mais je serais devenu fou !»





# De Gaulle et la Bretagne De Gaulle ha Breizh

UNE EXPOSITION PHOTOGRAPHIQUE  
DU 1<sup>er</sup> FÉVRIER AU 31 MARS 2025  
Cour du Musée  
départemental breton  
à Quimper

Photo : Pierre Le Tellier / Paris Match

La Baule-Escoublac, du 7 mai au 30 septembre 2025

UNE PRODUCTION



EN PARTENARIAT AVEC



AVEC LE SOUTIEN DE



**JE VOIS** LA MAGIE ENGLACÉE DU SPITZBERG  
**J'ENTENDS** LE SOUFFLE DU VENT POLAIRE  
**JE SENS** LA FROIDE ÉTREINTE DE L'AIR  
**JE SAVOURE** LA QUÊTE DE LA VIE SAUVAGE ARCTIQUE  
**JE RESENDS** LE FRISSON DES PREMIERS EXPLORATEURS



LA DESTINATION, C'EST VOUS

 **TONANT**  
EXPLORATIONS



FIORDS ET GLACIERS DU SPITZBERG - 7 NUITS - EXPLOREZ SUR PONANT.COM

Contactez votre agent de voyage ouappelez le 04 91 16 16 27

Document non contractuel. Droits réservés. ©PONANT/VioletteVauclain - ©Gettyimages /IMD13120040